

# SOUVENIRS

## DEUXIEME PARTIE

Août 1939 - Octobre 1942



*André DAUBOS*

S O U V E N I R S

DEUXIEME PARTIE

Moût 1939 - Octobre 1942

SOMMAIRE

Avant Propos

- I - Prélude à la guerre  
De l'avènement de Hitler au pacte germano-soviétique
  
- II - Août 39 - Septembre 40 (Poitiers)
  
- III - L'occupation et la guerre
  - 1. La politique intérieure
  - 2. Les restrictions
  - 3. L'évolution de la guerre
  
- IV - Octobre 40 - Septembre 41 (Montpellier)
  
- V - Octobre 41 - Octobre 42 (à l'X)

-----

AVANT PROPOS

Cette deuxième partie de mes souvenirs couvre le début de la guerre et de l'occupation jusqu'à novembre 1942 au moment du débarquement allié en Afrique du Nord.

Dans les chapitres I et III les événements historiques, même présentés de façon succincte, tiennent une place plus importante que mes propres souvenirs. La raison en est qu'il me fallait replacer mes sentiments, mes réactions dans le contexte de l'époque, afin de les rendre compréhensibles.

J'ai mis en tête, dans "Prélude à la guerre" un rappel des principaux événements de 1933 à 1939. En toute logique, ce chapitre aurait dû trouver sa place dans la première partie. Mais j'ai préféré ne pas noyer les quelques souvenirs qui s'y rattachent dans la relation de mon adolescence : "Prélude" et "guerre" forment un tout.

## I . PRELUDE A LA GUERRE

En 1933, à l'avènement de Hitler, j'ai 13 ans.

Mes parents, petits fonctionnaires du niveau du certificat d'études ou du brevet élémentaire, ne peuvent avoir d'autre culture politique que celle donnée par le journal quotidien.

Mon père a fait la guerre dans l'armée d'Orient ; elle ne l'a pas rendu, comme beaucoup d'autres, pacifiste à tout crin. Ce n'est pas non plus un nationaliste acharné. Il vote radical-socialiste (tout comme mon grand-père) mais cela s'arrête là : il n'a jamais fait de politique active.

Ce n'est donc pas étonnant qu'il faille attendre mes 15/16 ans pour que je commence par moi-même à m'intéresser de plus près aux affaires intérieures et extérieures. J'ai peu de souvenirs précis d'avant 1938.

Néanmoins, il est hors de doute que cette période de "montée des périls" m'a formé.

o o o

1918 11 Novembre : Armistice

1929 Début aux USA, de la grande crise économique qui va s'étendre au monde entier.

1931 Elle touche la France. Le régime des partis et les luttes politiciennes empêchent d'y faire face.

1933 Hitler arrive au pouvoir. Son succès se doit plus à la crise, particulièrement forte en Allemagne, qu'à son programme de revanche ou son antisémitisme.

1934 25 juillet : En Autriche, assassinat du Chancelier Dollfuss. Cette tentative, prématurée, de rattachement de l'Autriche à l'Allemagne, (l'Anschluss) avortera grâce à Mussolini qui masse des troupes à la frontière.

Curieusement, j'en garde un souvenir précis : avec mon père, je suis en train de camper, à Argelès, sous les pins, quand la nouvelle tombe à la radio.

1935 16 mars : Rétablissement, en Allemagne, du service militaire obligatoire. C'est la première violation flagrante du traité de Versailles (en fait le réarmement avait commencé bien avant).

Ni la France, qui se débat dans les crises ministérielles, ni l'Angleterre ne réagissent, minées qu'elles sont toutes deux par le pacifisme.

De plus, l'Angleterre, fidèle à sa politique séculaire d'équilibre en Europe n'est pas hostile à un renforcement de l'Allemagne.

Elle signe le :

18 juin le traité naval anglo-allemand qui autorise l'Allemagne à avoir une marine de guerre équivalente à celle de la France.

Cela sera ressenti comme une trahison.

1936 7 mars : Remilitarisation de la rive gauche du Rhin (la Rhénanie).  
Cette troisième violation du traité de Versailles n'entraîne pas d'autres réactions que des protestations (alors que l'histoire montrera que ce n'était qu'un coup de bluff).

Mon père en est très affecté.

juin : Le Front Populaire (radicaux, socialistes, communistes) triomphe aux élections législatives.

7 juillet : Début de la guerre civile espagnole.

La famille est du côté des Républicains. Peut-être parce que l'Espagne est proche de Palau, ce conflit m'intéresse particulièrement.

1937 Hitler et Mussolini fournissent à Franco, armement, avions, pilotes, troupes.  
La France qui se débat dans les conflits sociaux et une grave crise financière ne fait rien de concret pour soutenir les Républicains.

1938 13 mars : Les troupes allemandes occupent l'Autriche. L'Anschluss est réalisé sans effusion de sang et sans que, cette fois, quelqu'un réagisse.

mai-sept : Les Nazis s'agitent en Tchécoslovaquie. Le traité de Versailles avait remodelé les Empires Allemand, Austro-Hongrois et, en partie, Russe sur le principe des nationalités. Mais l'enchevêtrement des populations était tel que ce principe fut impossible à mettre en oeuvre sans regroupements et sans incorporer à certains Etats des minorités importantes qui n'allaient cesser de créer des conflits internes quasi insolubles (le même problème apparaîtra en Afrique lors de la décolonisation).

Hitler avait mis dans son programme le retour à la "mère patrie" de toutes les populations de langue allemande, et pas seulement de celles qui en avaient été séparées par le traité de Versailles. Après les Autrichiens, vient le tour des Sudètes de Tchécoslovaquie.

Au nombre de 2 800 000 ; ils étaient groupés le long de la frontière face à la Silésie. Après plusieurs mois d'agitation fomentée par les nazis et d'intenses démarches diplomatiques, la guerre est près d'éclater.

22 sept : La France mobilise un million de réservistes.

30 sept : Mais, à Munich, Français et Anglais abandonnent la Tchécoslovaquie qui doit céder à Hitler, le territoire des Sudètes, démantelant ainsi toute l'organisation défensive de la région.

Or, la France et l'Angleterre étaient liées à ce pays par un traité d'amitié et une alliance militaire qui avaient garanti ses frontières.

Non seulement je voyais, je crois, que cette reculade n'allait pas servir à préserver la paix, mais surtout mes amitiés tchèques me rendirent particulièrement sensible.

Je me suis senti déshonoré.

J'écrivis sur le champ à Pépik (x) en clamant mon indignation. Quelque temps après il me répondit par une lettre désespérée car il voyait bien que Munich n'était qu'un premier pas. Il me remerciait de ma lettre, en disant qu'elle lui avait été un réconfort et que, "elle a été lue en public et pas une seule fois".

1939 février : La récoüte, en Catalogne, fait refluer en Roussillon 400 000 Républicains, hommes, femmes, enfants.

Aux vacances de Pâques, je verrai plusieurs camps de réfugiés et leur misère (Elne, Saint-Cyprien, Argelès).

15 mars : L'Allemagne envahit la Tchécoslovaquie, annexe la Bohême et crée un état vassal en Slovaquie. Pologne, Roumanie, Hongrie se précipitent à la curée. La Tchécoslovaquie cesse d'exister.

31 mars : Fin de la guerre civile espagnole.

juin-sept : Depuis le début de l'année, on sait que la prochaine victime sera la Pologne. La France réagit en ramenant la semaine de travail de 40 à 45 heures et triplant le budget militaire. L'Angleterre instaure la conscription. Les deux pays recherchent une alliance avec la Russie ; des délégations militaires sont envoyées à Moscou. Mais, dans le même temps, Staline qui n'a aucune confiance dans les capacités militaires de la France et de l'Angleterre négocie en secret avec Hitler.

19 août : Sans avertissement, Moscou annonce la signature d'un accord économique avec Berlin, suivi le :

23 août : du pacte de non agression germano-soviétique.

1er sept : L'Allemagne envahit la Pologne.

3 sept : la France et l'Angleterre déclarent la guerre.

(x) Josef DOLEZAL dit Pépik, un de mes camarades tchèques du lycée de Nîmes.

II . AOÛT 39 - AOÛT 40

RAPPEL CHRONOLOGIQUE

- 1939 3 septembre L'Angleterre et la France déclarent la guerre
- 17 " Les troupes soviétiques entrent en Pologne
- 26 " Dissolution du parti communiste français qui soutient le pacte germano-soviétique
- 28 " Partage de la Pologne entre la Russie et l'Allemagne
- 29 " Prise de Varsovie
- 4 octobre Désertion de Thorez, secrétaire général du parti communiste
- 30 novembre La Russie attaque la Finlande
- 
- 1940 12 mars La Finlande capitule
- 28 " La France et l'Angleterre s'engagent mutuellement à ne pas conclure de paix séparée
- 9 avril Le Danemark et la Norvège sont envahis
- 10 mai Attaque de la Hollande et de la Belgique
- 13 " Les Allemands franchissent la Meuse à Dinant et Sedan
- 20 " Les Allemands sont à Cambrai, Abbeville, Amiens, Peronne et arrivent à la mer
- 28 " Début de l'évacuation par mer des troupes françaises et surtout anglaises encerclées à Dunkerque
- 10 juin L'Italie déclare la guerre  
Le Gouvernement quitte Paris
- 14 " Les Allemands entrent dans Paris, déclarée ville ouverte.  
Les Allemands traversent la Loire  
Pétain Président du Conseil

18 juin Demande d'armistice et appel de de Gaulle

25 " Armistice

o O o

Le 24 août éclate la nouvelle du Pacte Germano-Soviétique.

Le jour même, l'alerte générale est donnée aux troupes de "couverture" dans les fortifications de l'Est (la ligne Maginot). Le lendemain des réservistes sont rappelés. Ce n'est pas encore la mobilisation générale, mais elle ne saurait tarder.

A la déclaration de guerre, une terreur hystérique des bombardements se saisit les Français. La population a été munie de masques à gaz ; le black-out est décrété ; toutes les lumières doivent être masquées, les autos roulent en veilleuse, l'éclairage public est éteint. Ces mesures sont peut-être justifiées pour les usines, les gares de triage, Paris, les villes de l'est, mais à Nîmes ?

Un soir, je vais chercher Maman à 9h à la sortie de la poste. Je suis dans une allée de l'avenue Feuchères sous la voûte épaisse des platanes. J'ai le malheur de diriger vers le feuillage ma lampe de poche et je me fais presque agresser par les gens qui m'entourent. C'est ridicule.

Je décide de m'engager.

Pourquoi ? Exactement, je ne sais plus.

Il est probable que mon lamentable échec au concours de l'X venant après les résultats flatteurs de l'année précédente m'avait laissé déprimé et que reprendre la taupe me pesait. Dire que cela fut l'unique raison ou même la raison principale serait faux. Comme je l'ai dit, j'avais été traumatisé par Munich d'abord, par l'annexion de la Tchécoslovaquie ensuite. Je me sentais concerné par les ambitions hitlériennes, sans rien connaître d'ailleurs de leur "philosophie".

Je suppose que ce n'est pas de gaieté de cœur que mes parents me laissent faire. Ils auraient pu refuser leur accord puisque je suis mineur. Peut-être que la possibilité qui m'était donnée de choisir mon arme et de devenir officier a tempéré leur angoisse.

Avant de sauter le pas, je vais à Palau embrasser mes grands-parents ; voyage en auto, de nuit, en veilleuses. Heureusement que je connais la route.

Le 15 septembre, je signe un engagement pour la durée de la guerre dans l'artillerie, en même temps que trois camarades de taupe Courdil, Pagès et Jaffiol (x).

Nous partons aussitôt pour Poitiers pour y suivre un "peloton" préparatoire à l'admission comme EOR (Elève Officier de Réserve) à l'Ecole Militaire d'Artillerie (à ne pas confondre avec l'Ecole Militaire de l'Artillerie à Fontainebleau qui formait les officiers d'active. La langue française est pleine de nuances).

Si je n'avais pas été un gamin, les huit mois que je passerai à Poitiers auraient dû me rendre pessimiste quant à l'issue de la guerre, car ce qu'on y apprenait, dans la plus grande désorganisation, c'était celle de 14.

Cela commence par le voyage. Réglementairement, nous devons rejoindre notre destination par le chemin le plus court, kilométriquement s'entend : Nîmes (dép. 20h), Clermont, Gannat (ar. 6h - dép. 17h), Montluçon (ar. 20h - dép. 5h), St Sulpice-Laurière (ar. 11h - dép. 16h), Poitiers (20h) ; Total 48h sans compter la dernière nuit passée à la gare sur la paille.

Le peloton préparatoire est logé à la caserne Rivaux en ville. Il comprend environ 750 élèves. Je fais partie des plus jeunes. La majorité est formée d'étudiants dont le sursis a été annulé par la mobilisation. Beaucoup ont fait tout ou partie de la PMS (la préparation militaire supérieure se faisait au cours de stages volontaires et se terminait par les concours d'entrée aux 2 écoles d'EOR).

Au départ, je serai donc désavantagé ; d'autant plus que les cours ont déjà commencé.

A Nîmes, nous avons été convenablement habillés de tenues de drap kaki neuves ; il n'en est pas de même pour beaucoup d'autres qui sont vêtus de tenues les plus disparates bleu horizon (celles de la guerre de 14) quand veste et pantalon sont de la même couleur.

Les chambrées ne sont pas très grandes ; à une douzaine, nous couchons d'abord sur une pailleasse, puis sur un matelas, ensuite nous touchons le châlit (le sommier métallique) et, enfin au bout d'un mois arrivent les pieds des lits. Quant à la planche à paquetage, pour ranger notre équipement, nous n'en aurons jamais.

(x) Courdil reprendra ses études à Montpellier avec moi ; il sera reçu à l'X en même temps que moi. Arrêté au passage de la frontière espagnole en août 43, il mourra en déportation.

Les douches sont en quantité insuffisante et d'un confort des plus sommaires ; je prendrai l'habitude d'aller en ville.

La nourriture est acceptable. Le matin, on nous sert un jus noir que l'on dit être du café. On dit aussi qu'il contient du bromure destiné à réduire les appétits sexuels (cette légende courrait dans toute l'armée française).

Au bout d'un mois ou deux, l'ordinaire du matin s'améliore par un peu de lait. J'ai de ce lait un souvenir désagréable :

Un jour, buvant mon quart, je me trouve la bouche pleine de poils noirs. Je n'ai jamais su s'ils venaient de la vache ou de la fermière ; il m'en est resté pendant plusieurs années un dégoût du lait.

Notre statut est celui de soldat de 2ème classe et, de ce fait, nous sommes corvéables ; balayage de la chambrée et des couloirs, épluchage des patates (jusqu'à ce que deux mois après arrive une éplucheuse), balayage du réfectoire (et nettoyage de ses tables avec le même balai), monter la garde de nuit. Nous sommes nombreux et ces corvées ne reviennent pas souvent.

Il est une chose qui m'étonnera toujours : moi qui n'avais jamais été pensionnaire, moi qui avais été un enfant gâté, bien habillé, bien chauffé, bien nourri avec tous les matins mon banania et mes tartines beurrées sur du pain de Beaucaire tout frais, j'ai très bien supporté cette vie là.

Mes lettres en parlent sans récrimination aucune et je n'ai jamais eu l'idée que je me trouvais au bagne.

C'est étonnant !

Je suis affecté à l'artillerie hippomobile à la suite d'un entretien dont je garantis l'authenticité absolue : "Vous avez votre permis de conduire ? - Oui - Vous savez monter à cheval ? - Non - Affecté à l'hippomobile".

Je trouvais peut-être cela un peu rétrograde ; mais c'est bien de faire du cheval ; et puis les motorisés étaient affublés d'un képi ridicule ; le bonnet de police était moins laid.

J'apprends donc à monter à cheval, en manège d'abord, plus tard à l'extérieur. Nous disposons de deux catégories de chevaux : de véritables chevaux de selle et de chevaux de trait ; parmi ces derniers, il y a quelques sales rosses qui ne réagissent ni au mors ni au talon. Un jour, quand

nous serons EDR, et au cours d'un service en campagne, l'une d'elles ramènera un copain au quartier sans qu'il ait pu arriver à lui faire rebrousser chemin. Ces rosses finissent par être connues et elles échoient aux moins malins comme leur échoient les chevaux de selle à trot dur : il suffit de regarder le pied (je veux dire le paturon) ; s'il est incliné, le trot est scuple.

En plus de monter en selle, on apprend la conduite des attelages à la "Daumont".

Une "pièce" de 75 comprend le canon et le caisson pour le transport des munitions. Canon et caisson sont accrochés à des avant-trains sur lesquels sont assis les servants (3 sur chaque).

A l'avant-train, sont attelés, en file, trois paires de chevaux. Un cavalier, en selle sur celui de gauche conduit en même temps le cheval de droite ; c'est ce que l'on appelle l'attelage à la daumont.

Une batterie de 4 canons avec ses services généraux compte 115 chevaux pour 125 hommes : presque un cheval par homme. C'est dingue. Et encore existait-il des régiments "à cheval" (et non plus hippomobiles) : c'étaient les régiments d'artillerie des Divisions de cavalerie et dans lesquels tous les servants étaient montés : on dépassait les 150 chevaux par batterie.

Etant donnée l'importance des chevaux, il n'est pas étonnant qu'il y ait des cours d'hippologie (au fond équivalent aux cours de mécanique pour les motorisés). Ils sont donnés par un cavalier aux jambes arquées. Il commence par parler des "robes" : "Il y a d'accord le blanc qui n'existe pas et le noir qu'on ne voit jamais". Je suppose que chacun a compris que ni le noir ni le blanc purs n'existent.

L'emploi du temps est assez chargé : réveil 6h, appel 6h3/4, déjeuner 11h1/2, dîner 18h, coucher 21h ; le matin, trois cours de 1h1/4, idem l'après-midi. Les cours théoriques (service en campagne, règlements, munitions, topographie, etc) alternent avec la pratique (manoeuvre à pied, maniement et démontage des armes légères, cheval, service du canon de 75, etc...).

Les distractions à Poitiers sont rares ; je vais au cinéma ; quelquefois le dimanche je déjeune dans une brasserie (choucroute, fromage un demi de bière, le tout pour 10 francs).

Une fois, à quatre ou cinq, nous allons passer un week-end à Paris (bof!).

J'apprends à jouer au bridge ; mon initiation aux échecs est un échec. Je me mets à fumer la pipe.

J'écris à mes parents deux à trois fois par semaine ; ils en avaient besoin (x). Leur vie de tous les jours n'a pas changé hors mis mon absence et celle de l'auto, réquisitionnée en septembre (s'ils me voyaient mettre les deux sur le même plan!).

A Palau, la vie continue ; le cheval n'a pas été réquisitionné mais la main d'oeuvre est devenue rare à cause de la mobilisation et mon grand-père a des difficultés pour faire travailler les terres.

En novembre, arrive un commandant aviateur bourré de médailles qui vient faire de la retape pour l'aviation. Je suis intéressé mais j'hésite car il ne faut pas exagérer vis à vis des parents. Finalement, je suis volontaire. Pour un jeune seule compte la chasse. Le bombardement, l'observation, ce n'est pas noble. Je serais retenu Dieu sait pourquoi, pour l'Aéronavale ou l'artillerie antiaérienne embarquée ; moi les bateaux... Je renonce. De notre groupe de Nimes, seul Pagès s'en va.

A la mi-janvier, après une permission de huit jours passée à Nimes, je suis EOR, reçu 129ème sur 728. Quelques 200 se retrouvent sous-officiers et même hommes de troupe.

Nous déménageons aux Dunes où le confort est bien meilleur.

L'instruction porte sur les mêmes matières mais un cran au-dessus. Aux écoles à feu auxquelles auparavant nous participions comme servants, nous dirigeons les tirs de l'observatoire. Je ne me débrouille pas trop mal. Il y a un système d'apprentissage du réglage en salle, le Baranoff. C'est au fond un ancêtre des jeux électroniques (sans électronique bien sûr). Imaginez un diorama, de 3 à 4 mètres de large et deux de profondeur, représentant en relief un paysage avec des collines, des bois, des routes, des maisons. Dans la salle, à des emplacements déterminés, des observatoires d'où avec des jumelles spéciales, on peut avoir l'illusion de voir un terrain réel. Un système, dont je ne connais pas le principe, a programmé la traduction des ordres donnés par l'observateur en "tirs" pouvant provenir de plusieurs emplacements de batterie ; l'éclatement d'un obus est simulé par l'apparition d'une petite boule blanche. Je trouve que ce n'était pas mal pour l'époque.

(x) Ma mère a conservé toutes mes lettres. Les détails qu'elles contiennent m'ont été prodigieusement utiles non seulement par eux-mêmes, mais aussi ces détails ont ravivé des souvenirs.

La topographie est un travail de géomètre.

S'il s'agit de tirer avec une seule batterie, peu importe que l'emplacement des pièces et leur direction initiale ne soient pas connus avec précision : le premier coup ne tombe jamais sur l'objectif, alors, un peu plus loin ou un peu plus près, cela n'a pas beaucoup d'importance.

Mais l'artillerie effectue souvent des tirs de concentration, c'est à dire en faisant tirer les 3 batteries d'un Groupe ou même les trois Groupes d'un régiment sur le même objectif. Il est alors important que la position relative des batteries soit connue avec la plus grande précision possible afin qu'un réglage effectué par l'une d'entre elles puisse être utilisé par les autres.

La campagne française est quadrillée par de nombreux repères géodésiques dont les coordonnées précises figurent dans des catalogues et à partir desquels on détermine la position des pièces et des repères de direction ; c'est un travail qui peut être long, aussi on le fait par approximations successives.

Il n'est concevable que dans une guerre de positions ou lorsque l'on reste suffisamment longtemps sur la même position. Mais en guerre de mouvement, on a moins l'occasion de faire des tirs de concentration (x).

Pour un artilleur, l'unité d'angle naturelle est le millième : l'angle sous lequel on voit un mètre à un kilomètre. Un oculaire des jumelles est gradué ; si l'observateur voit un objet sous dix millièmes à deux kilomètres, il sait qu'il mesure 20 mètres. C'est très commode ; bien sûr, cela n'est valable que pour de petits angles ; pour s'en convaincre, il suffit de penser à un angle de 180°.

Nos savants théoriciens français avaient été choqués par cette unité d'angle bizarre et non universelle ; les canons nouveaux étaient gradués en grades, l'unité légale du système métrique. Elle est bien française cette manie que de vouloir tout systématiser. Les Américains, pas si fous, conserveront les bons vieux millièmes.

Les transmissions... Les communications radio se font presque toutes en morse. Un monde sépare le matériel dont nous disposons de celui que je verrai trois ans après chez les américains en 1943. Il est vrai que les USA commenceront à réarmer en août 1940. Ils bénéficieront des derniers progrès techniques alors que le matériel français date de dix ans, sinon de vingt.

(x) Si j'ai utilisé le présent, c'est pour alléger le discours car il est bien évident qu'avec des radars, satellites, fusées à guidage automatique et autres zinzins, les choses ont bien changé depuis.

L'IGTA, l'Instruction Générale pour le Tir d'Artillerie, la bible des artilleurs, est un monument fait pour une guerre de positions ; la guerre de mouvement y est à peine mentionnée.

A l'époque, je ne me rendais pas compte, bien sûr de toutes ces scléroses qui, étendues à la tactique et à la stratégie, allaient être responsables du désastre.

A fin avril, les cours se terminent. Le choix du régiment se fait à "l'amphi garnison" dans l'ordre du classement.

Que choisir ? Mon père me recommande la prudence et me conseille l'artillerie lourde ou la DCA (défense contre avions). En réalité, mes possibilités de choix sont réduites : l'artillerie motorisée m'est interdite ; mon classement (103/637) ne me permet pas de postuler à un des régiments d'une division de cavalerie qui jouissent d'un grand prestige.

Finalement, plutôt que de choisir au hasard un régiment inconnu, j'opte pour un dépôt d'artillerie à Nîmes où un régiment est en formation.

Ce qui peut passer pour un manque de combativité se révélera avoir été une grande sagesse car dans la tourmente qui allait déferler sur la France, quels services ont pu rendre les béjaunes dans mon genre ?

De septembre 39 à avril 40 (période que l'on appellera la "drôle de guerre"), l'armée française et les quelques divisions anglaises sont restées l'arme au pied laissant sans réagir l'Allemagne écraser la Pologne en quelques semaines (du 1 au 17 septembre) tandis que les Russes se lançaient à la curée ; laissant aussi la Finlande résister seule à l'attaque de l'Armée Rouge (5/12 - 13 mars).

Le 8 avril, la guerre se réveille à l'ouest avec l'occupation du Danemark et l'attaque de la Norvège. Cette dernière prend Français et Anglais par surprise ; la Royal Navy ne peut empêcher les débarquements. Ce n'est que le 20 avril qu'un petit corps expéditionnaire arrive à prendre pied dans le nord du pays. La résistance durera jusqu'au 7 juin.

Dans les premiers jours de mai, j'étrenne à Nîmes mes galons d'aspirant. L'aspirant est un être hybride : il remplit des fonctions d'officier mais est classé sous-officier. Il partage avec un amiral le privilège de devoir être appelé "Monsieur". En fait, on dit "mon lieutenant".

La batterie à laquelle je suis affecté n'a pas de matériel. Les hommes sont des gens plutôt âgés récupérés dans des dépôts divers. Une vague instruction se pratique sur de vieux 75 avec quelques manœuvres au camp des garrigues.

Et c'est le 10 mai. Les Allemands attaquent la Hollande et la Belgique. Les Franco-Anglais se portent à leur secours par une manœuvre improvisée. Le 14, le front est percé à Sedan et les divisions blindées allemandes se lancent dans une course à la mer pour prendre au piège les forces avancées en Belgique. C'est chose faite le 24.

22 divisions (3 anglaises, 9 belges, 10 françaises) sont encerclées. Du 26 mai au 2 juin, 850 bateaux anglais et français rassemblés en catastrophe (navires de guerre, ferry-boats, bateaux de plaisance, canots...dont 250 seront coulés) arrivent à évacuer 350 000 hommes (250 000 par les Anglais, 110 000 par les Français) sous la protection de soldats français dont 40 000 resteront prisonniers.

Tout est déjà perdu, car face à 140 divisions Allemandes, il ne reste que 65 divisions françaises de seconde zone, les meilleures unités ayant été perdues en Belgique.

Le 10 juin, le Gouvernement quitte Paris ; tandis que l'Italie déclare la guerre. Paris, non défendu, est occupé le 14 et le 17 Pétain demande l'armistice.

Pendant ce temps, je continue de glandouiller à Nîmes.

Début juin, nous recevons notre matériel : des canons de 120 court, résidus de la guerre de 14/18. Leurs tracteurs étaient de beaux engins, en 1917, avec leurs quatre roues motrices et directrices à bandages pleins. En vitesse de pointe sur route, ils doivent bien atteindre les 12 km/H ; ils consomment 10 litres au cent, mais ce sont des litres d'huile ; pour l'essence, il leur en faut 200.

D'où l'intendance a-t-elle pu tirer ce matériel ?

En matière de conservatisme, les Anglais feront mieux : en Italie devant Cassino, ils furent émerveillés par les mulets, ces étranges animaux amenés par les troupes de montagne marocaines, et voulurent en équiper des compagnies de transport ; leur intendance trouva sur le champ dans ses dépôts des harnachements conservés et entretenus avec soin depuis 1916.

En camions, nous sommes mieux servis grâce à la récupération de ceux d'une compagnie militaire de transport évacuée ou en fuite de je ne sais où. Leurs chauffeurs, des parisiens pour la plupart, sont de la pire espèce ; seuls deux ou trois Chtimis ont de la dignité.

Le 17 juin au soir par radio, Pétain annonce qu'il a demandé l'Armistice.

Le lendemain matin au rassemblement, c'est une explosion de joie d'une partie des hommes... Je ne l'oublierai jamais.

Cette demande d'armistice n'étant pas l'armistice, la guerre continue.

En principe, le jour même, ma batterie part pour une mission anti-char dans la vallée du Rhône (vous ne rêvez pas !).

Nous arrivons le soir à Salon et nous y resterons.

Je n'ai pas entendu l'appel du 18 juin mais je me souviens avoir écouté les discours de De Gaulle des 22 et 26 juin, discours que je ne peux relire sans avoir dans l'oreille la voix du général.

On peut les résumer par une phrase que beaucoup croient avoir été prononcée à ce moment-là, mais qui n'apparaîtra qu'en juillet sur une affiche à Londres :

"La France a perdu une bataille,  
elle n'a pas perdu la guerre".

L'Armistice est signé le 26, moins de deux mois après l'attaque allemande.

Conformément à ses dispositions, les canons sont désarmés, culasses démontées, et nous attendons.

Quelques jours après, je suis réveillé en pleine nuit : les canons doivent être conduits de toute urgence à Aix ; comme les culasses ont été mélangées, leur remontage se termine à la masse métallique : jamais plus on ne pourra les ouvrir.

Au petit jour, je prends la route avec mes quatre canons et un tracteur de dépannage. Aix n'est pas loin, une trentaine de kilomètres, mais ce n'est que 8 h après que j'y fais une entrée remarquée grâce aux trois tracteurs qui ne sont pas tombés en panne et qui remorquent tout le reste.

Au bureau auquel je m'adresse, un colonel me dit : "ah, vous êtes là, c'est parfait ; voici un ordre de mission. Tout le matériel doit être à Fréjus ce soir, sinon les Italiens occupent jusqu'au Rhône. Mis au courant de la situation et de ma consommation d'essence, il lève les bras au ciel et s'occupe de me trouver une place sur un train, que nous prenons le lendemain (l'affaire n'était donc pas si urgente).

Arrivé le soir à Fréjus, je laisse tout mon matériel dans le stade où s'entassaient toutes sortes de camions, de canons : j'espère qu'ils sont en aussi mauvais état que les miens.

Peu de temps après, la démobilisation commence par les plus agés. Je suis renvoyé au camp des Garrigues, où je tue le temps en me promenant à cheval. Ma dernière activité militaire sera de participer à l'encadrement d'un convoi qui conduit les jeunes de la classe 40 dans les Cevennes à des Chantiers de Jeunesse.

Etant donné l'état de décomposition avancée dans lequel se trouvait la France, il ne pouvait être question de lâcher les quelques 100 000 jeunes qui avaient été mobilisés début juin et dont une partie ne pouvait rentrer chez eux. Aussi une des premières décisions de Vichy (décision qu'il convient de mettre à son actif), fut de créer les Chantiers de Jeunesse. Il allait s'agir de groupements de 2 000 personnes environ installées en pleine nature et encadrés par des officiers et sous-officiers volontaires. Anciens scouts pour la plupart, ils fourniront, trois ans après l'encadrement de beaucoup de maquis.

On n'en est pas encore là, car pour la Révolution Nationale, la défaite est un chatiment que Dieu inflige aux Français parce qu'ils ont oublié les valeurs traditionnelles, la religion, la famille, le travail manuel ; la jeunesse doit être régénérée par une vie rude au grand air.

Le voyage ne sera pas de la tarte. Les jeunes se laissent mettre dans le train, mais ils ne se font pas faute de gueuler des chansons obscènes au passage dans les gares, de briser les glaces, de boire sec, de tenter de s'échapper au moindre arrêt.

Ah ! qu'elle était belle la France, mais comment en vouloir à ces jeunes (ces jeunes qui avaient mon âge).

Le 9 septembre, je suis démobilisé.

Depuis le mois de juillet, je me préoccupais de mon avenir. Je me retrouvais tout démuné. Même si j'avais eu envie de rester militaire après ce que je venais de voir, je n'aurais pu, aspirant de réserve, rester dans l'armée de l'armistice qui allait souffrir d'une pléthore de cadres d'active. La seule solution était de reprendre mes études.

### III . L'OCCUPATION ET LA GUERRE

#### Bibliographie

Pour connaître l'histoire de la France et des Français pendant cette période, on peut lire :

- Histoire de Vichy, de René Aron

- La vie des Français sous l'occupation, de Henri Amouroux.

Ce dernier a aussi publié "La grande histoire des Français sous l'occupation" en huit volumes, ouvrage qu'il n'est pas nécessaire de consulter par ceux qui ne veulent pas approfondir les choses. Toutefois, le premier tome "Le Peuple du désastre" qui donne une analyse des causes de la défaite est à lire.

#### A - POLITIQUE INTERIEURE

En juin 40, les Français sont assommés par la rapidité et l'importance de la défaite.

Ma famille n'a pas été très touchée par la guerre. Vivant en totalité dans le midi, elle n'a pas connu le drame de l'évacuation ; elle a vu arriver les réfugiés ; mes parents ont logé un ménage de postiers venant de Dijon. Seul mon oncle Henri Dizier était mobilisable ; il est prisonnier.

Moi-même qui n'aurais été appelé qu'en mai ou juin, je m'en suis tiré de mon engagement, sans gloire certes, mais sans problèmes.

L'information est pratiquement inexistante ; les services français de la BBC ne sont pas encore organisés. Les journaux et la radio de Vichy ne distillent que des nouvelles sans intérêt.

Les dispositions de l'armistice ne sont pas dites en détail et surtout pas les clauses déshonorantes, comme la livraison à Hitler de réfugiés allemands antinazis (elles ne seront connues qu'après la guerre).

Mes réactions ne peuvent être qu'instinctives.

La masse des Français fait confiance à Pétain. Le vainqueur de Verdun jouit d'un grand prestige. Amouroux peut parler de "40 millions de pétainistes".

Le 10 juillet, la disparition de la III<sup>ème</sup> République se passe dans l'indifférence (x).

Comme je l'ai dit dans des chapitres précédents, je suis très peu politisé. Je ne suis pas attaché au système de la III<sup>ème</sup> République. Le régime des partis, les luttes politiciennes, les ministères qui ne faisaient qu'un petit tour de quelques jours pour être remplacés par un autre où l'on reprend les mêmes : comment ne pas trouver là une des causes du désastre ?

(x) Le Congrès - députés plus sénateurs - comptait environ 930 parlementaires. 666 sont présents à Vichy (les absents comprennent entre autres les communistes exclus par Daladier) : 569 votent les pleins pouvoirs à Pétain, 80 votent contre, 17 s'abstiennent.

C'est pourquoi en juillet-août, je laisse à Pétain le mérite d'essayer de remettre le Pays en marche, au mieux.

De Gaulle clame dans le désert son refus de l'armistice. Cet armistice pouvait-on l'éviter ?

Une reddition en métropole était inévitable. Pouvait-on continuer la lutte en Afrique du Nord ? Qui peut donner la réponse, même aujourd'hui ?

Ce qui est sûr, c'est que très rapidement, j'ai fait mienne une phrase de De Gaulle dans son discours du 26 juin :

"Pour obtenir et accepter un pareil acte d'asservissement, on n'avait pas besoin de vous, Monsieur le Maréchal, on n'avait pas besoin du vainqueur de Verdun : n'importe qui aurait suffi".

La propagande de Vichy attaque les politiciens, le Front Populaire, les Juifs, les Francs-Maçons, les Anglais mais pas, bien sûr, les responsables militaires.

Bien sûr, car Pétain a été longtemps Président du Conseil Supérieur de la Guerre et même Ministre de la Guerre : attaquer l'Etat Major, c'était attaquer Pétain.

L'Etat-Major a préparé une nouvelle Guerre de 14.

Il n'a pas compris ce qu'allait être le rôle des chars ni celui de l'aviation. Il n'a pas su profiter des enseignements de la guerre d'Espagne ni des combats en Pologne.

Ni en quantité ni en qualité, nos chars n'étaient inférieurs à ceux des Allemands, mais ils étaient morcelés par petits paquets en appui de l'infanterie et non pas groupés en divisions blindées (à la déclaration de guerre, il n'y en avait qu'une seule).

Par contre pour l'aviation, notre infériorité était manifeste.

De tout ceci, j'étais peu informé. Je n'avais pas lu l'ouvrage fondamental de De Gaulle "Vers l'armée de métier" (1932). Cependant, j'avais bien vu qu'à Poitiers on m'avait appris l'artillerie pour une guerre de tranchées. Mais surtout, il est une chose qui, même aujourd'hui, est incompréhensible si on n'admet pas qu'en France tout était pourri : comment a-t-on pu en septembre 1939 laisser Hitler écraser la Pologne sans rien tenter, mais rien du tout, pour attirer face au Rhin quelques divisions allemandes et soulager ainsi l'armée polonaise ?

La propagande anti-anglaise trouve beaucoup d'échos.

J'ai déjà dit quelques mots sur la responsabilité de Londres dans la montée de Hitler, mais cela n'avait pas remué les foules. Par contre, Dunkerque et Mers el Kebir font de l'anglophobie un sentiment populaire.

Pour Dunkerque, les Anglais sont accusés, avec raison, d'avoir emmené en priorité leurs nationaux. Si la plus grande partie des Français a pu l'être, ce ne fut que dans les derniers jours et les troupes sacrifiées pour la protection à terre furent françaises.

Comment aurait agit la France si elle avait assuré la direction de l'opération ? Peu importe la réponse, le fait demeure.

Le 3 juillet, la Royal Navy se présente devant Mers el Kebir (Oran) où se trouve 1/5 de la Flotte Française, au mouillage et désarmée conformément aux conventions d'armistice. Les Anglais présentent un ultimatum : ou bien reprendre le combat, ou bien être désarmés dans un port anglais, ou bien rejoindre la Martinique. Les Français qui venaient de signer l'armistice ne pouvaient que refuser. Les bâtiments anglais ouvrent le feu : Bilan = 1300 morts.

Ce fut une grande erreur qui s'explique par la terreur qu'avaient les Anglais de voir les Allemands mettre la main sur la flotte française.

Pendant l'été 40, l'anglophobie est générale et elle alimente l'antigaullisme. En voici un témoignage : un soir d'août, je suis au camp de Garrigues. Je ne sais ce que j'ai pu dire en faveur de De Gaulle et des Anglais. Je suis méchamment contré par un capitaine. Un autre officier me prend par l'épaule et m'écarte en souriant, tout en me faisant de la main le signe d'écraser, me montrant ainsi qu'il est de mon bord.

Mais comment diable pouvais-je croire que tout n'était pas perdu ? Car, pour la majorité des Français, la guerre va se terminer bientôt : comment imaginer que la ridicule petite armée anglaise puisse résister alors que la grande armée française que l'on croyait la plus forte du monde a été balayée en quelques jours ? D'ailleurs, ce sera bien fait pour ces salauds d'Anglais.

Revenant aux problèmes de politique intérieure, je répète que, au début, je ne suis pas un opposant à Pétain. Bien vite cependant mes sentiments vont changer. On n'aurait retenu de la Révolution Nationale que son côté cucul - symbolisé par le remplacement de "Liberté, Egalité, Fraternité" par "Travail, Famille, Patrie" - si elle n'avait pris dès les premiers mois un ton très désagréable, en réintroduisant dans le droit français, de façon rétroactive, deux délits disparus depuis longtemps : le délit d'opinion et le délit d'appartenance ; ce dernier permettant de frapper un innocent s'il fait partie d'une communauté réputée nuisible :

17 juillet : interdiction de l'accès aux emplois publics de toute personne née de père étranger même naturalisé.

13 août : Loi contre les Francs-Maçons.

18 octobre : statut des Juifs (aligné sur la définition allemande).

J'avais trop vu, à Palau, de fils d'Espagnols totalement assimilés pour penser que des enfants d'étrangers ne pouvaient être des Français à part entière ; d'autant qu'ils étaient soumis aux mêmes obligations militaires que les Français de souche.

Les Francs-Maçons ? On disait que cela existait : en quoi étaient-ils dangereux ?

Si je connaissais l'existence de l'antisémitisme en France, au moins à cause de l'affaire Dreyfus, j'étais peu au fait de sa persistance. J'avais des camarades que l'on disait juifs : Carcassone, Frabegoul, Pagès... Mais chez nous dire "la mère de Pagès est juive" c'était comme si on avait dit "Elle a les yeux bleus" ou "Elle est boughiste".

J'ai cru en 40 que ces mesures antisémites avaient été prises sous la pression d'Allemands et je les ai considérées comme un "expédient provisoire". L'Histoire a montré qu'il n'en était rien et, surtout j'ai pu constater, en 1941 à l'X, qu'elles étaient approuvées et soutenues une certaine catégorie de Français.

Puis vint le 24 octobre et l'entrevue de Montoire où Pétain serre la main de Hitler et où le mot "collaboration" est prononcé. Il est certain que Pétain ne vit dans cette entrevue qu'un moyen d'adoucir le sort des Français et son infantilisme en politique n'attacha aucune importance au mot collaboration. Cette péripétie eut diverses conséquences ; d'un côté, elle renforça dans leur opinion ceux qui déjà étaient contre ; de l'autre, elle renforça dans leur erreur un tas de pauvres types qui faisaient confiance à la parole du Maréchal, sans parler du malentendu qui se créa entre Hitler et le Gouvernement de Vichy.

## B - LES RESTRICTIONS

Les restrictions commencent très vite, dès le mois d'août.

Les origines en sont triples :

- l'arrêt des importations : matières grasses (arachide, palme), cacao, bananes, caoutchouc, viande, blé, essence, pâte à papier, laine, coton, café...

- la coupure de la France en deux (sans parler de l'Alsace annexée au Reich, ni de la zone interdite qui groupait douze départements du nord et du nord-est et qui était en pratique rattachée à la Belgique). La zone occupée n'avait ni vin, ni huile, ni savon... La zone "libre" manquait de blé, de sucre, de charbon...

- les réquisitions de l'armée allemande et les achats de services allemands qui payaient avec l'argent reçu au titre de l'indemnité d'occupation.

Dès que l'Administration française commence à fonctionner (et précédée en cela par les autorités allemandes en zone occupée) un système de rationnement se met en place : sucre (août), beurre, fromage, café (septembre), viande, oeufs, huile, pain (octobre).

Cartes de tabac, de textiles, d'alimentation.  
Les rations diminuent d'année en année.

Les Français ne sont pas égaux face à la pénurie.  
Les paysans vont rapidement vivre en autarcie ; selon les régions, des produits leur manquent, mais ils disposent de monnaie d'échange.

Les citadins ne sont pas tous logés à la même enseigne. Ceux qui ont de l'argent, beaucoup d'argent, les trafiquants principalement, vivront du et par le marché noir. Ceux qui ont conservé des attaches terriennes améliorent leur ordinaire grâce aux colis qu'ils reçoivent de la campagne. Les services du ravitaillement eurent en août 1941 l'excellente idée d'officialiser cette pratique en instituant, mais en règlementant, les "colis familiaux". Et on vit se développer un négoce qui frisait le marché noir, car, grâce à certaines officines, des paysans se virent doter de cousins citadins parfaitement inconnus d'eux.

Qu'on ne s'y trompe pas, la majorité des Français aura faim et surtout aura froid. Froid, car la pénurie ne sera pas seulement alimentaire : manqueront les combustibles (gaz, charbon, bois), les vêtements, les chaussures ...

Il convient de remarquer que la pénurie alimentaire fut peut-être plus grave au début, de novembre 40 à l'hiver 42, qu'à la fin de l'occupation ; les Français apprirent à s'organiser, ce qui chez nous veut dire "se débrouiller".

Grâce à Palau et Uzès, mes parents, et moi-même tant que je fus là, eurent moins à souffrir que beaucoup d'autres.

D'Uzès (50 Km aller et retour à bicyclette), ils pouvaient ramener (en quantités limitées bien sûr) huile d'olive, oeufs, lapins ; et de Palau, outre les pommes de terre, il y avait le cochon. Mais cette cochonaille, il fallait l'amener à Nîmes. Le 8 de la rue Cotelier n'est qu'à un kilomètre environ de la gare ; le train arrivait de nuit, et après l'occupation de la zone "libre" en novembre 42, un laissez-passer était nécessaire à cause du couvre-feu ; il n'était donné qu'aux voyageurs : Papa ne pouvait aller chercher ma mère qui faisait généralement le voyage afin de voir ses parents.

Elle m'a raconté qu'il lui était arrivé de faire trois fois le trajet, revenant chercher tous les cinquante mètres la moitié des colis qu'elle n'arrivait plus à porter et, de fatigue, de ne pas avoir la force de frapper à la porte, assise sur le palier du premier étage jusqu'à ce que Papa, enfin alerté par un bruit, vienne ouvrir.

Cette cochonaille, il avait fallu d'abord la faire, et si le sel ne manquait pas, il n'en était pas de même du poivre. Providentiellement, quelqu'un de la famille avait ramené du Perthus (probablement assez tôt car, si le commerce frontalier n'a cessé qu'en novembre 42 avec l'occupation de la zone libre, il a été vite limité à cause des problèmes de transports) avait ramené, dis-je, deux à trois kilos de lentilles qui, à l'arrivée s'étaient révélées être du poivre.

Pour le pain, mes parents profitèrent d'Oriach, veuf d'une soeur de mon oncle Michel Quinta, boulanger Route d'Uzès à Nîmes, et qui était, si j'ose dire, bon comme du pain !

De ressources en sucre, il n'y en avait pas, sauf le jus de raisin, qui, cuit, concentré six à sept fois et additionné de fruits, donnait une sorte de confiture, le raisiné (ce n'était pas tout à fait mauvais et beaucoup de gens auraient voulu en avoir).

Sur la fin, Papa fut affecté au "Parc à fourrages", organisme normalement militaire, destiné à approvisionner les unités hippomobiles. Ce fut une source d'avoine qui servit à alimenter un petit élevage de lapins.

Nîmes n'est pas dans une région trop froide, quoique la température puisse aller au dessous de moins dix pendant deux à trois semaines à cause du mistral. Les carences alimentaires rendaient le froid plus difficile à supporter. Vaillie que vaillie, mes parents ont pu se chauffer un peu grâce au bois que mon oncle Maurice leur faisait porter d'Uzès quand il le pouvait.

Quant à l'habillement, il fallut faire durer toute la guerre la garde-robe de 1940 ; à l'exception d'un beau manteau (beau par la qualité, mais non la coupe) que Maman s'était fait retailler dans mon manteau d'uniforme de l'X.

Pour le lavage du linge, on développa à Palau l'usage de la lessive à la cendre de bois. Et, la lessive finie, le jus servait à faire du savon avec des déchets de graisse (quand on en avait).

Il n'y a pas que la nourriture et l'habillement qui manquaient ; la pénurie touche tous les objets manufacturés. J'ai parlé de celle des combustibles : outre le chauffage, elle concerne les transports.

Il est curieux de constater qu'en 1974, avec la crise du pétrole, certains écologistes présenteront comme des idées neuves des solutions mises en pratique pendant l'occupation. Dans la région toulousaine, des autos marcheront au butane grâce à un petit gisement de gaz mis en exploitation juste avant la guerre à St Marcet (et non Lacq).

La grande découverte fut le gazogène. Dans un cylindre de tôle de 50 cm de diamètre et 1,5 m de haut, du bois ou du charbon de bois est brûlé. L'entrée d'air est réglée de façon à ce que la combustion soit incomplète et que les gaz contiennent le maximum d'oxyde de carbone (qui, au contraire du gaz carbonique, est combustible). Ce n'est pas la panacée, car il faut du temps pour se mettre en route ; il faut décrasser souvent. Le gaz obtenu est pauvre ; il ne donne pas beaucoup de puissance ; les camions, quand ils rencontrent une pente un peu forte, sont quelquefois obliques de la monter en marche arrière.

C - L'EVOLUTION DE LA GUERRE

Rappel chronologique

- 1940
- 25 juin Armistice
  - 3 juil. Mers el Kebir
  - 10 " Pleins pouvoirs à Pétain
  - 26 " Ralliement du Tchad à la France Libre, suivi quelques jours après de ceux du Cameroun, du Congo, de l'Oubangui, mais échec à Dakar.
- août Les Etats-Unis commencent à réarmer.
- 15 août Début de la bataille d'Angleterre.
- 24 oct. Entrevue de Montoire.
- 28 oct. L'Italie attaque la Grèce.
- nov. Fin de la bataille d'Angleterre.
- " Les Italiens attaquent les Anglais à la frontière de la Lybie.
- 1941
- fév. Déroute Italienne en Lybie.
  - mars Les USA décident d'aider les démocraties-Loi Prêt-Bail.
  - avril Rommel chasse les Anglais de Lybie.
  - " Les Allemands envahissent la Yougoslavie et la Grèce.
  - juin Les Anglais et les Français Libres s'emparent de la Syrie après des combats contre les troupes fidèles à Vichy.
  - 22 juin Attaque de la Russie.
  - juil. Les Japonais occupent l'Indochine.
  - août Première rafle de juifs à Paris.
  - 21 oct. Exécution de 50 otages à Nantes et Chateaubriant.
  - 2 déc. Les Allemands arrivent dans les faubourgs de Moscou. Ils voient les coupes du Kremlin.
  - 6 " Contre-attaque Russe et, en quelques jours, les Allemands battent en retraite.
  - 7 " Les Japonais entrent en guerre contre les USA (Pearl Harbour).
- 1942
- avril Début d'une nouvelle offensive allemande en Russie.
  - avril Les Alsaciens sont mobilisés dans l'armée allemande.
  - " Port de l'étoile jaune en zone occupée.
  - mai Premiers bombardements de villes allemandes.
  - 6 juin Institution de "la relève" : retour d'un prisonnier contre le départ de trois spécialistes.
  - 22 " Discours de Laval : "Je souhaite la victoire de l'Allemagne..."
  - 30 juin L'offensive de Rommel en Lybie arrive à El Alamein à 150 km d'Alexandrie (le 10, a eu lieu la bataille de Bir Hakeim où se sont illustrés les Français Libres de Koenig).

1942  
(suite)

juil. Grandes rafles de juifs à Paris  
(20 000 dont plusieurs milliers  
d'enfants).  
août Les Allemands arrivent au Caucase.  
sept Début de la bataille de Stalingrad.  
8 nov. Débarquement en Afrique du Nord.  
11 nov. Occupation de la zone libre.  
27 " Sabordage de la Flotte à Toulon.

o o o

Malgré les difficultés de la vie quotidienne, la seule chose vraiment importante est la façon dont va se terminer la guerre.

Ce que l'on appelle la bataille d'Angleterre débute le 15 août ; bataille exclusivement aérienne, elle a pour but la destruction de l'aviation anglaise, en prélude à l'invasion. Après avoir frôlé le pire, les Anglais tiennent bon. Les attaques et bombardements de masse cessent en novembre.

Militairement parlant, l'année 40 ne se termine pas trop mal : les Allemands n'ont pu débarquer en Angleterre. L'hiver est relativement calme ; les Italiens ont attaqué la Grèce et aussi les Anglais à la frontière entre la Lybie et l'Egypte ; en Grèce, ils piétinent et en Lybie, ils sont refoulés très loin.

Le printemps 1941 est triste. L'Allemagne étend sa mainmise sur l'Europe en occupant la Yougoslavie et la Grèce. Pour éviter une action des Allemands sur le Moyen-Orient, les Anglais aidés des Français Libres attaquent les forces de Vichy en Syrie. Ces dernières résistent ; des Français se battent contre d'autres Français : deux mille seront tués, moitié dans chaque camp.

Le 22 juin, je suis en classe de math préparant les oraux ; quelqu'un ouvre la porte et crie que les Allemands ont attaqué la Russie : chacun de nous comprend en un instant l'importance de la nouvelle, qui nous fige dans un grand silence ; nous pensons à la Grande Armée.

Mais les Allemands avancent à toute allure, faisant des centaines de milliers de prisonniers. Les communiqués de la BBC ne peuvent masquer la réalité : il suffit d'une carte pour repérer les noms cités.

Début novembre, tout change : une contre-attaque Russe oblige la Wehrmacht qui était arrivée en vue des coupoles du Kremlin à une retraite de grande envergure, la première de toute la guerre. Le 7 novembre à l'autre bout du monde, le Japon attaque à Pearl Harbour et les USA entrent dans la guerre.

L'hiver 1942 en Europe et en Afrique est calme mais l'avance japonaise dans le Pacifique paraît irrésistible.

Au printemps, les offensives allemandes reprennent. En juillet, Rommel est à 150 km d'Alexandrie ; en août, la Wehrmacht arrive jusqu'au Caucase tandis que les Japonais semblent prêts à envahir l'Australie.

Jamais l'expansion allemande et japonaise n'a été aussi grande ; jamais ceux de la Collaboration n'ont été aussi sûrs d'avoir raison.

Mais si Russes et Américains ont plié les genoux, ils ne sont pas knock-out et, bientôt, après l'étale, vient le reflux. En septembre commence la bataille de Stalingrad et le 8 novembre, les Alliés débarquent en Afrique du Nord.

o o o

Ah ! Qu'il est facile aujourd'hui, a posteriori, de résumer en quelques lignes les allées et venues de deux ans de guerre !

Comment un Français moyen aurait-il pu s'y reconnaître au jour le jour ?

Les sources d'information sont peu fiables.

Radio-Paris sous la coupe des Allemands est peu écoutée.

La Radio de Vichy ne vaut guère mieux. Les commentaires des journaux de la zone sud bien que plus nuancés que ceux donnés par la presse de zone occupée, sont aussi soumis à une censure.

La presse suisse n'est accessible qu'à quelques privilégiés et Radio-Genève pas toujours audible.

Reste la BBC. Ah ! L'émission "Les Français parlent aux Français!". Il faut avoir vécu cette période pour comprendre ce qu'elle a pu représenter pour le moral. Cette émission, on l'écoute tous les soirs à 9 heures, l'oreille collée au récepteur titillant les boutons, changeant de longueur d'onde pour essayer d'éliminer au mieux le brouillage et le moins fort possible, car on se méfie des voisins.

Les mauvais jours ne sont pas ceux où les nouvelles sont mauvaises, mais ceux où l'on n'a rien pu comprendre.

Qu'il fallut avoir le cœur bien accroché souvent pour ne pas perdre l'espoir.

L'espoir, c'était les Alliés, et cet espoir, c'était de Gaulle qui l'insufflait aux Français. Cela, quelqu'un de ma génération ne peut l'oublier.

o o o

Pour clore ce chapitre, je crois nécessaire de reproduire in extenso les discours de De Gaulle des 18, 22 et 26 juin 1940 (je rappelle que je n'ai pas entendu le premier le jour même).

Ceci parce qu'ils constituent, en quelque sorte, la Bible du Gaullisme, définissant la position du Général par rapport à l'armistice et par rapport à Pétain : position que je fis mienne.

DISCOURS  
PRONONCE A LA RADIO DE LONDRES  
le 18 juin 1940

Le 16 juin 1940, le gouvernement du Maréchal Pétain, réfugié à Bordeaux, a demandé l'armistice. Le 18 juin, à la radio de Londres, le Général de Gaulle lance son premier appel.

Les chefs qui, depuis de nombreuses années, sont à la tête des armées françaises, ont formé un gouvernement.

Ce gouvernement, alléguant la défaite de nos armées, s'est mis en rapport avec l'ennemi pour cesser le combat.

Certes, nous avons été, nous sommes, submergés par la force mécanique, terrestre et aérienne, de l'ennemi.

Infiniment plus que leur nombre, ce sont les chars, les avions la tactique des Allemands qui nous font reculer. Ce sont les chars, les avions, la tactique des Allemands qui ont surpris nos chefs au point de les amener là où ils en sont aujourd'hui.

Mais le dernier mot est-il dit ? L'espérance doit-elle disparaître ? La défaite est-elle définitive ? Non !

Croyez-moi, moi qui vous parle en connaissance de cause et qui vous dis que rien n'est perdu pour la France. Les mêmes moyens qui nous ont vaincus peuvent faire venir un jour la victoire.

Car la France n'est pas seule. Elle n'est pas seule. Elle n'est pas seule. Elle a un vaste Empire derrière elle. Elle peut faire bloc avec l'Empire britannique qui tient la mer et continue la lutte. Elle peut, comme l'Angleterre, utiliser sans limites l'immense industrie des Etats-Unis.

Cette guerre n'est pas limitée au territoire malheureux de notre pays. Cette guerre n'est pas tranchée par la bataille de France. Cette guerre est une guerre mondiale. Toutes les fautes, tous les retards, toutes les souffrances, n'empêchent pas qu'il y a, dans l'univers, tous les moyens nécessaires pour écraser un jour nos ennemis. Foudroyés aujourd'hui par la force mécanique, nous pourrions vaincre dans l'avenir par une force mécanique supérieure. Le destin du monde est là.

Moi, Général de Gaulle, actuellement à Londres, j'invite les officiers et les soldats français qui se trouvent en territoire britannique, ou qui viendraient à s'y trouver, avec leurs armes, ou sans leurs armes, j'invite les ingénieurs et les ouvriers spécialistes des industries d'armements qui se trouvent en territoire britannique ou qui viendraient à s'y trouver, à se mettre en rapport avec moi.

Quoi qu'il arrive, la flamme de la résistance française ne doit pas s'éteindre et ne s'éteindra pas.

Demain, comme aujourd'hui, je parlerai à la Radio de Londres.

DISCOURS  
PRONONCE A LA RADIO DE LONDRES  
le 22 juin 1940

---

Le Gouvernement français, après avoir demandé l'armistice, connaît maintenant les conditions dictées par l'ennemi.

Il résulte de ces conditions que les forces françaises de terre, de mer et de l'air seraient entièrement démobilisées, que nos armes seraient livrées, que le territoire français serait totalement occupé et que le gouvernement français tomberait sous la dépendance de l'Allemagne et de l'Italie.

On peut donc dire que cet armistice serait, non seulement une capitulation, mais encore un asservissement.

Or, beaucoup de Français n'acceptent pas la capitulation ni la servitude, pour des raisons qui s'appellent : l'honneur, le bon sens, l'intérêt supérieur de la Patrie.

Je dis l'honneur, car la France s'est engagée à ne déposer les armes que d'accord avec ses Alliés. Tant que ses alliés continuent la guerre, son gouvernement n'a pas le droit de se rendre à l'ennemi. Le gouvernement polonais, le gouvernement norvégien, le gouvernement belge, le gouvernement hollandais, le gouvernement luxembourgeois, quoique chassés de leur territoire, ont compris ainsi leur devoir.

Je dis le bon sens, car il est absurde de considérer la lutte comme perdue. Oui, nous avons subi une grande défaite. Un système militaire mauvais, les fautes commises dans la conduite des opérations, l'esprit d'abandon du gouvernement pendant ces derniers combats, nous ont fait perdre la bataille de France. Mais il nous reste un vaste Empire, une flotte intacte, beaucoup d'or. Il nous reste des Alliés dont les ressources sont immenses et qui dominent les mers. Il nous reste les gigantesques possibilités de l'industrie américaine. Les mêmes conditions de la guerre qui nous ont fait battre par 5.000 avions et 6.000 chars peuvent donner, demain, la victoire par 20.000 chars et 20.000 avions.

Je dis l'intérêt supérieur de la Patrie, car cette guerre n'est pas une guerre franco-allemande qu'une bataille puisse décider. Cette guerre est une guerre mondiale. Nul ne peut prévoir si les peuples qui sont neutres aujourd'hui le resteront demain, et si les alliés de l'Allemagne resteront toujours ses alliés. Si les forces de la liberté triomphaient finalement de celles de la servitude, quel serait le destin d'une France qui se serait soumise à l'ennemi ?

L'honneur, le bon sens, l'intérêt de la Patrie, commandent à tous les Français libres de continuer le combat, là où ils seront et comme ils pourront.

Il est, par conséquent, nécessaire de grouper partout où cela se peut une force française aussi grande que possible. Tout ce qui peut être réuni, en fait d'éléments militaires français et de capacités françaises de production d'armement doit être organisé partout où il y en a.

...

Moi, Général de Gaulle, j'entreprends ici, en Angleterre, cette tâche nationale.

J'invite tous les militaires français des armées de terre, de mer et de l'air, j'invite les ingénieurs et les ouvriers français spécialistes de l'armement, qui se trouvent en territoire britannique ou qui pourraient y parvenir, à se réunir à moi.

J'invite les chefs et les soldats, les marins, les aviateurs des forces françaises de terre, de mer, de l'air, où qu'ils se trouvent actuellement, à se mettre en rapport avec moi.

J'invite tous les Français qui veulent rester libres à m'écouter et à me suivre.

Vive la France libre dans l'honneur et dans l'indépendance !

o o o

DISCOURS  
PRONONCE A LA RADIO DE LONDRES  
le 26 juin 1940

---

Le 25 juin, dans un discours à la Nation, le Maréchal Pétain entreprend de justifier la capitulation. Le lendemain, le Général de Gaulle lui répond.

Monsieur le Maréchal, par les ondes, au-dessus de la mer, c'est un soldat français qui va vous parler.

Hier, j'ai entendu votre voix que je connais bien, et, non sans émotion, j'ai écouté ce que vous disiez aux Français pour justifier ce que vous avez fait.

Vous avez d'abord dépeint l'infériorité militaire qui a causé notre défaite. Puis, vous avez dit qu'en présence d'une situation jugée désespérée, vous avez pris le pouvoir pour obtenir des ennemis un armistice honorable.

Vous avez ensuite déclaré que, devant les conditions posées par l'ennemi, il n'y avait pas eu d'autre alternative que de les accepter en restant à Bordeaux ou de les refuser et de passer dans l'Empire pour y poursuivre la guerre et que vous avez cru devoir rester à Bordeaux.

Enfin, vous avez reconnu que le sort du peuple français allait être très cruel, mais vous avez convié ce peuple à se relever malgré tout par le travail et la discipline.

Monsieur le Maréchal, dans ces heures de honte et de colère pour la Patrie, il faut qu'une voix vous réponde. Ce soir, cette voix sera la mienne.

En effet, notre infériorité militaire s'est révélée terrible. Mais cette infériorité, à quoi tenait-elle ?

Elle tenait à un système militaire mauvais. La France a été foudroyée, non point du tout par le nombre des effectifs allemands, non point du tout par leur courage supérieur, mais uniquement par la force mécanique offensive et manœuvrière de l'ennemi. Cela, tous les combattants le savent. Si la France n'avait pas cette force mécanique, si elle s'était donnée une armée purement défensive, une armée de position, à qui la faute, Monsieur le Maréchal ?

Vous qui avez présidé à notre organisation militaire après la guerre de 1914-1918, vous qui fûtes Généralissime jusqu'en 1932, vous qui fûtes Ministre de la Guerre en 1935, vous qui étiez la plus haute personnalité militaire de notre pays, avez-vous jamais soutenu, demandé, exigé la réforme indispensable de ce système mauvais ?

Cependant, vous appuyant sur les glorieux services que vous avez rendus pendant l'autre guerre, vous avez revendiqué la responsabilité de demander l'armistice à l'ennemi.

...

On vous a fait croire, Monsieur le Maréchal, que cet armistice, demandé à des soldats par le grand soldat que vous êtes, serait honorable pour la France. Je pense que maintenant vous êtes fixé. Cet armistice est déshonorant. Les deux tiers du territoire livrés à l'occupation de l'ennemi, et de quel ennemi ! Notre armée tout entière démobilisée. Nos officiers et nos soldats prisonniers maintenus en captivité. Notre flotte, nos avions, nos chars, nos armes, à livrer intacts, pour que l'adversaire puisse s'en servir contre nos propres Alliés. La Patrie, le Gouvernement, vous-même, réduits à la servitude. Ah ! pour obtenir et pour accepter un pareil acte d'asservissement, on n'avait pas besoin de vous, Monsieur le Maréchal, on n'avait pas besoin du Vainqueur de Verdun ; n'importe qui aurait suffi.

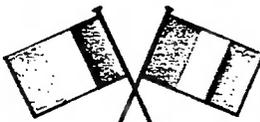
Mais vous avez jugé, dites-vous, que vous pouviez, que vous deviez y souscrire. Vous avez tenu pour absurde toute prolongation de la résistance dans l'Empire. Vous avez considéré comme dérisoire l'effort que fournit et celui que fournira notre Allié, l'Empire britannique. Vous avez renoncé d'avance aux ressources offertes par l'immense Amérique. Vous avez joué perdu, jeté vos cartes, fait vider nos poches, comme s'il ne nous restait aucun atout. Il y a là l'effet d'une sorte de découragement profond, de scepticisme morose, qui aurait été pour beaucoup dans la liquéfaction des suprêmes résistances de nos forces métropolitaines.

Et c'est du même ton, Monsieur le Maréchal, que vous conviez la France livrée, la France pillée, la France asservie, à reprendre son haleine, à se refaire, à se relever. Mais dans quelle atmosphère, par quels moyens, au nom de quoi, voulez-vous qu'elle se relève sous la botte allemande et l'escarpin italien ?

Oui, la France se relèvera. Elle se relèvera dans la liberté. Elle se relèvera dans la Victoire. Dans l'Empire, dans le Monde, ici même, des forces françaises se forment et s'organisent. Un jour viendra où nos armes, reforgées au loin, mais bien aiguës, se joignant à celles que se feront nos Alliés, et peut-être à d'autres encore, reviendront triomphantes sur le sol national.

Alors, oui, nous referons la France.

Affiche apposée sur les murs de Londres en juillet 1940.



# A TOUS LES FRANÇAIS

*La France a perdu une bataille!  
Mais la France n'a pas perdu la guerre!*

**Des gouvernants de rencontre ont pu capituler, cédant à la panique, oubliant l'honneur, livrant le pays à la servitude. Cependant, rien n'est perdu!**

**Rien n'est perdu, parce que cette guerre est une guerre mondiale. Dans l'univers libre, des forces immenses n'ont pas encore donné. Un jour, ces forces écraseront l'ennemi. Il faut que la France, ce jour-là, soit présente à la victoire. Alors, elle retrouvera sa liberté et sa grandeur. Tel est mon but, mon seul but!**

**Voilà pourquoi je convie tous les Français, où qu'ils se trouvent, à s'unir à moi dans l'action, dans le sacrifice et dans l'espérance.**

**Notre patrie est en péril de mort.  
Luttons tous pour la sauver!**

# VIVE LA FRANCE !



**TO ALL FRENCHMEN..**

*Repeat this in French...*

A world-wide Committee has been established to help all in Britain, America, Canada, Australia, New Zealand, India, Africa and elsewhere. It sends out leaflets, books, news papers, etc. It also sends out money. On the day of victory you will be glad to hear that the French have won the war. It is your duty to help.

That is my aim, my only aim.

That is why I ask all Frenchmen to unite with me in a common action to help in the world.

Our country is in danger of death. Let us fight to save it.

LONG LIVE FRANCE!

*J. de Gaulle*

GENERAL DE GAULLE  
QUARTIER-GENERAL,  
4, CARLTON GARDENS,  
LONDON, S.W.1.



## GÉNÉRAL DE GAULLE

**QUARTIER-GÉNÉRAL,  
4, CARLTON GARDENS,  
LONDON, S.W.1**

Affiche apposée sur les murs de Londres en juillet 1940.

IV . OCTOBRE 40 - SEPTEMBRE 41

MONTPELLIER

Démobilisé le 9 septembre, je vais faire les vendanges à Palau. On n'a pas de nouvelles de mon oncle Henri, on sait toutefois qu'il doit être prisonnier.

Le premier octobre, je reprends la taupe à Montpellier : pourquoi pas Nimes ? Je ne sais plus.

Il y a plusieurs classes car beaucoup d'élèves n'ont pas voulu rester chez eux en zone occupée. Il y a en particulier une bonne quantité de taupins de Paris. De ce fait, le niveau de ces taupes de province sera plus élevé que la normale. Il y aura une vingtaine de reçus à l'X, mais n'anticipons pas.

Je loue une chambre au-dessus de l'appartement des Canals et je suis demi-pensionnaire. Je dîne dans l'arrière salle d'un petit restaurant en compagnie de cinq ou six habitués et je vais chaque samedi soir à Nimes. Je rentre le dimanche soir, ramenant mon linge propre et la valise pleine de "grissins", de confiture, paté et autres, car les restrictions alimentaires commencent à se faire sentir : au lycée et au restaurant, les repas sont plutôt justes.

Durant l'automne et l'hiver, le temps n'est pas très clément. En octobre, il y a dans la vallée du Tech des inondations catastrophiques, du jamais vu (voir première partie).

L'hiver est rude ; il débute dans la nuit du deux janvier : le train que je prends, le soir à Nimes, sera le dernier venant d'Avignon ; les suivants seront bloqués par des congères sur le plateau avant Remoulins. Mais dans le midi, le froid ne dure pas longtemps. Par ailleurs, les particuliers ont encore des réserves de chauffage dont ils usent certes avec parcimonie, mais qu'ils auraient économisé encore plus s'ils avaient pensé que la guerre allait durer encore quatre ans et demi.

Ma chambre est vaguement chauffée par un petit poêle que je laisse éteindre quand je me couche et ouvre la fenêtre. Le réveil est un moment délicat quand il faut se débarbouiller le museau dans la cuvette avec l'eau du broc que j'ai trouvée quelquefois gelée.

Dire que reprendre les études a été chose facile serait mentir. J'ai dû m'accrocher sérieusement ; mais je n'en conserve pas le souvenir d'une épreuve terrible, car au bout du trimestre, je suis au niveau.

En janvier, je passe un concours pour l'entrée à l'école Centrale. Centrale avait en ce temps-là (et peut-être l'a-t-elle encore) la particularité que, étant reçu, on pouvait demander un sursis d'un an. En octobre 40, beaucoup l'avaient fait pour ne pas avoir à aller vivre à Paris, zone occupée. Aussi, Centrale s'est retrouvée avec peu d'élèves et un concours spécial est organisé avec seulement un écrit. Je suis reçu 18ème sur 125.

Ce succès a deux conséquences : Primo, celui de me décontracter : quoiqu'il arrive, je suis casé, mon avenir est assuré. Segundo, un tel classement, quatre mois après avoir repris les études, me donne confiance. Inutile de dire que mes parents en sont très heureux.

La période des concours arrive avec le mois de mai. Je présente les Mines, l'X et Normale, dans l'ordre. Les épreuves scientifiques ont ceci de particulier que l'on sait tout de suite si l'on les a réussies ou non. Outre la décontraction dont je viens de parler, je dois dire que je suis persuadé que l'arrêt de mes études pendant un an m'a fait le plus grand bien en me permettant de voir les choses de plus haut.

L'écrit des Mines se passe fort bien. Je me souviens en particulier de l'épure de géométrie descriptive pour laquelle, en plus de la construction avec la règle et le compas, je démontre par le calcul la nature de la courbe recherchée.

Dix jours après: l'X. Je les passe sans toucher à mes cours. La première épreuve est bien réussie. J'eus 16/20 et avec 1/4 d'heure de plus aurais eu au moins 18. Le reste est un peu moins bien mais très convenable tout de même.

L'écrit de Normale est moins satisfaisant.

Il n'y a plus qu'à attendre les résultats qui arrivent courant juillet. Admissible à l'X, je vais avec mes camarades passer l'oral à Lyon, accompagnés par notre prof de math, Commeau.

L'oral comprend deux interrogations de math, plus physique, chimie et langue vivante. Mes deux épreuves de math se ressemblent ; une première question d'algèbre ou de mécanique où je me paume dans les calculs et une question de géométrie dont je me sors brillamment.

Les candidats de zone occupée ont passé l'oral avant nous. Ce qui fait que, lorsque l'on nous communique nos notes, nous pouvons comparer nos totaux aux leurs. J'en déduis que je suis 90ème à un poil près. Pour ceux qui ne connaissent pas la loi des grands nombres, j'annonce que je serais reçu entre 90 et 100 : je serais 91ème.

Quelques jours avant, j'ai appris que je suis admissible aux Mines et à Normale. J'envoie un télégramme à mes parents qui disait à peu près ceci : "Reçu à l'X, admissible Normale, abandonne les Mines".

L'abandon des Mines va les inquiéter ; "Tonton Minet" à qui ils communiquent la nouvelle les rassure en leur disant que je ne suis pas un farfelu et que si je dis être reçu à l'X, c'est que c'est une certitude.

L'oral de Normale commençant quelques jours après, je reste à Lyon. Pourquoi ? Si j'avais été reçu aux deux, X et Normale, j'aurais peut-être hésité car en ce temps-là, la recherche me tentait. La question ne s'est pas posée car classé 74ème, je n'obtiens qu'une bourse de licence.

Les résultats de l'X sont connus officiellement début septembre et je reçois peu de jours après, une convocation pour le 12 octobre à Lyon.

o o o

V . OCTOBRE 41 - OCTOBRE 42

L'X

Pour ne pas rester en zone occupée, l'X a quitté la rue Descartes et s'est installée en octobre 1940 soit à Lyon dans les locaux de l'Ecole de Santé Militaire, pour la promotion 40, soit à la cité Jeanne d'Arc, ex-école des officiers de réserve de Santé située sur la commune de Villeurbanne à la limite de Vaux en Velin, pour la promo 39 et ceux de la promo 38 qui, mobilisé en 1939 n'avaient pu terminer leurs études et qui n'étaient pas prisonniers.

En octobre 1941, la promo 41 remplace les 38 et 39 à Villeurbanne. Elle compte environ 220 élèves, auxquels s'ajoutent une quinzaine de "cadavres" des promos 39 et 40. Il s'agit de gens retardés dans leurs études habituellement pour raisons de santé -d'où leur nom- mais qui en l'occurrence comprennent quelques blessés de guerre, dont Camillerapp qui est aveugle.

Aux 220 s'ajoutent aussi des élèves de seconde zone ; les "bis", juifs et fils d'étrangers, retranchés de la communauté nationale par les lois d'exception d'août 1940.

J'arrive à la cité Jeanne d'Arc le 12 octobre, en même temps que les élèves de zone libre. Ceux de zone occupée arriveront une quinzaine après.

En les attendant, nous partons passer une semaine en camping itinérant dans le Lubéron (Cavaillon, Maubec, Oppède, Méherbes, Mérindol). Nous avons touché ce qui allait être notre tenue de tous les jours -la tenue "d'inté"(rieur)-

Elle est calquée sur celle des Chantiers de Jeunesse : pantalon de golf en drap de laine vert olive, guêtres, blouson bleu ciel, chemise de flanelle kaki, canadienne de toile épaisse kaki, béret vert.

Au retour de Lyon, la vie s'organise avec l'arrivée des élèves de zone occupée. La Cité Jeanne d'Arc est bien adaptée à sa nouvelle mission avec amphithéâtre, cuisines, réfectoire terrains de sport. Mais ses dispositions allaient amener des changements qui auront une incidence sur les relations entre les élèves. En effet, rue Descartes, une promo était répartie par groupes de 8 à 10 ayant la même salle d'étude et la même chambre -le casert-Salles et caserts étaient des microcosmes qui créaient entre leurs membres ces liens particulièrement étroits.

A Villeurbanne, les élèves sont logés dans de petites chambres individuelles séparées d'un couloir central par une cloison à mi-hauteur.

Ils sont répartis en six groupes avec à leur tête un chef de groupe, lieutenant ou capitaine assisté d'un sous-officier (bazof). Chaque groupe est logé dans un des trois étages des deux ailes du bâtiment. Un groupe est divisé en quatre "équipes" de 8 à 10, avec à leur tête un chef d'équipe -le crotale ou Krotale- choisi parmi les premiers du classement à l'entrée.

On avait voulu ainsi maintenir l'existence de la "salle". On ne peut pas dire que l'équipe n'eut qu'une existence administrative car certains liens se créèrent simplement pour une raison géographique ou grâce à la personnalité du crotale.

Mais rendre visite à un copain d'une autre équipe dans sa chambre était plus facile que d'entrer dans une salle commune.

De ce fait, il fut plus naturel de nouer des relations hors équipe.

En seconde année, certaines équipes furent plus soudées car les nouveaux crotales -les premiers au classement de passage- purent choisir leurs équipiers.

o o o

Mon groupe est le J3 (pourquoi J ?). Mon équipe, la J3C, comprend Mainier (le crotale), Gorphe, Place, Rattier, Dufour, Morisot, Hornus, Brauer.

Je ne me suis lié qu'avec Brauer et Hornus, quant aux autres, je n'arrive à me souvenir de leur tête que grâce au trombinoscope de la promo.

Georges Brauer de père autrichien (qu'il verra sous l'uniforme allemand à Paris) est classé "bis". Sa mère, divorcée, est roumaine. Il n'a pas passé plus de deux ans dans le même lycée, suivant les pérégrinations de sa mère qui vit avec sa soeur mariée à un israélite, homme d'affaires avisé qu'il hérite comme un père et qui mourra en déportation. C'est un bohème, encore plus désordonné que moi : sa méthode de rangement consiste à mettre sur son lit ce qui se trouve sur sa table et vice versa. Catholique pratiquant, mais sceptique et hérétique sur les bords, cultivé, musicien (il fait partie de la chorale et sera un des auteurs de revue Barce) ; sa qualité principale était peut-être l'absence totale de mesquinerie. Je n'arrive pas à savoir pourquoi je me suis tant rapproché de lui sinon par le fait que sa chambre est en face de la mienne. Georges fascinait Hornus, probablement parce qu'il représentait pour ce dernier un monde nouveau et inimaginable. Je suis sûr qu'il a grandement contribué à ouvrir l'esprit de ce jeune (Hornus a deux ans de moins que moi) protestant convaincu ; leurs discussions religieuses ne manquaient pas de sel.

Le reste du J3 est une nébuleuse d'où sortent Francis Rougé et Jacques Mantoux (à la J3B) et Jean Audibert (J3A).

Francis Rougé est fils et petit fils de polytechniciens, deux de ses frères sont également des X. Son frère aîné est le canard de la famille parce que Saint-Cyrien. Il a été un des artisans du ralliement du Tcnad à la France Libre et vient d'être tué en Syrie dans les combats contre les stupides troupes de Vichy. Sa mort a profondément touché Francis qui nourrissait pour lui une grande admiration. Catholique profond, cultivé, pragmatique, ni musicien, ni artiste. Je crois que ce seront nos sorties en camping qui me rapprocheront de lui.

Jacques Mantoux a eu pour Francis un coup de foudre à leur première rencontre. Jacques, de famille juive française depuis toujours, est classé "bis". Cultivé, musicien. D'une sensibilité presque malade, il est blessé jusques aux tréfonds de se voir mis à part et les manifestations d'antisémitisme lui feront plus de mal qu'autres. Son frère aîné vient d'avoir une bourse d'études aux USA (quelle chance!). Il sera dans le petit avion d'observation qui viendra en août 1944, jeter dans la cour de la Préfecture de Police le message annonçant aux Parisiens l'arrivée de la division Leclerc. Il sera tué en Allemagne dans les derniers jours de la guerre. Raymond Aron en parle dans ses mémoires de façon très élogieuse.

J'ai moins connu Jean Audibert. Fils d'un major de l'X qui sera directeur des Charbonnages de France, Jean est un crotale travaillant sans excès, littéraire autant que matheux sentimental, soucieux d'action sociale. Francis et lui se sont connus avant l'X.

Dans le reste de la promo, je n'ai eu vraiment de contacts qu'avec Jacques Hertz (40) à cause de nos sorties en camping et quant à Pierre Brunshwig (39), Fred Gourio, René Périneau, Abel Thomas, ils ne sont devenus mes amis que peu de temps avant de quitter l'Ecole (et encore). Mais ceci est une autre histoire.

En deuxième année, les équipes furent bouleversées ; je me retrouve à la J1C avec Hornus, mais ce sont toujours les amitiés de première année qui comptent le plus et je ne me suis pas trouvé éloigné de Georges, Francis et Jacques.

o o o

L'année scolaire dure d'octobre à juillet. Elle est divisée en deux "semestres" de quatre mois. L'enseignement concerne en premier lieu des matières principales, toutes scientifiques à raison de deux ou trois par semestre : Analyse (Chapelon), Mécanique (Beghin), Géométrie (Julia), Physique (Leprince-Ringuet), Chimie, Mathématiques appliquées (Brard).

A côté d'elles, ces matières de culture générale : langues, architecture, dessin, dessin industriel, histoire, littérature (x).

Le contrôle des connaissances se fait au cours du semestre par des compositions écrites et des interrogations orales (colles). En fin de semestre ont lieu les "examgés" (examens généraux), oraux, que l'on passe à une dizaine de jours d'intervalle et qui ne portent que sur les matières principales.

Tout cela compte pour le classement (y compris une épreuve d'athlétisme en fin d'année), les examgés ayant, et de loin, les plus forts coefficients.

L'intérêt d'un cours dépend plus de la personnalité du professeur que de la matière. Personnellement, j'ai été passionné par la géométrie (il est vrai que c'était grâce à elle que j'étais entré avec un rang pas trop mauvais et que Julia était un poète) - la mécanique (bien que Beghin ait eu une voix qui portait peu), à un degré moindre par l'analyse (pourtant Chapelon était un type exceptionnel ; à ma grande surprise, je m'y classais dans les cinquantièmes me demandant toujours ce qu'avaient pu faire les autres) et par la Physique (je trouvais Leprince-Ringuet un peu fumiste ; en fait, c'était un air qu'il se donnait). Par contre, la chimie me barrait et quant au cours de mathématiques appliquées, il était totalement incompréhensible.

Mais ce qui m'a le plus marqué, ce fut le cours d'histoire de Truffaut dont le thème, au premier semestre, fut "la Formation de l'unité Française sous les Capétiens directs". Je lui dois mon goût de l'histoire.

Il y a deux catégories d'élèves : d'un côté, ceux qui soignent leur classement de sortie, qui visent la "botte", en un mot ceux qui travaillent ; de l'autre, ceux qui se fichent du classement, qui travaillent tout juste ce qu'il faut, et dont j'étais.

(x) Si j'emploie le présent, cela ne veut pas dire que les choses n'ont pas changé depuis 1941.

En fin de deuxième année, les élèves choisissent leur affectation dans l'ordre du classement de sortie.

En ce temps-là, les offres des Services de l'Etat couvraient toute la promotion. Les plus prisés "les grandes bottes" étaient les mines, les ponts et chaussées, le génie maritime. Puis venaient les "petites bottes", aéronautique, transmissions, armement, poudres etc... ; en queue restaient les places d'officier, presque exclusivement artillerie et génie.

Il ne faudrait pas croire que les grands bottiers sont tous des travailleurs acharnés. Des individus brillants peuvent en être sans efforts considérables et sans avoir l'idée fixe du classement. D'ailleurs, les travailleurs acharnés ne donnent pas forcément des hommes brillants.

En ce qui me concerne, j'étais entré 9<sup>ème</sup> et il semble que j'aurais pu me maintenir à ce niveau. Je me suis retrouvé 135<sup>ème</sup> au passage, ce qui prouve que je n'avais pas fourni beaucoup d'efforts. Pourquoi ? Je pense que la raison en est que, au fond, je ne savais pas ce que c'était qu'un polytechnicien. J'avais fait taupe parce que j'étais bien meilleur dans les matières scientifiques et l'X, parce qu'elle a toujours eu une aura ; j'avais entendu parler d'officiers par mon père, d'ingénieurs des PTT par ma mère et c'était tout. Je n'avais aucune idée de l'écartail des carrières qui pouvait m'être ouvert. Aussi, pour moi, le classement... Je pourrais toujours être officier.

Cependant, très tôt, semble-t-il d'après des lettres à mes parents, j'ai été attiré par la recherche en biologie (j'ai toujours été fasciné par le mystère de la vie) et surtout par la chimie (dès janvier 42). D'ailleurs, au cours des vacances d'été, je suis allé faire un stage à la raffinerie de la BP à Lavera.

Bien sûr, cet état d'esprit m'était pas sans décevoir mes parents.

Que faire en une thébaïde si on ne travaille pas beaucoup ?

Maintes choses : faire du sport, partir en week-end ; participer aux festivités (campagne de Kés, concert du Géné, revue Barbe), jouer au bridge et surtout discuter (coconner), discuter de tout, de rien ; tout y passe, littérature, politique, philosophie, potins, la situation de la France, la guerre...

En dehors de mes connaissances scolaires, je n'étais pas très cultivé, ayant poussé tout seul comme une herbe folle et des camarades comme Georges et Francis m'ont beaucoup apporté.

Notre vie est bien réglée. Si les horaires ont pu changer au cours des saisons, les grandes lignes de l'emploi du temps ont été les suivantes, sauf en période d'examgés :

6h30	Réveil
6h35	Salut aux couleurs
6h40/ 7h10	Education physique
7h30	Petit déjeuner
9h00/10h15	Premier amphi (exposé magistral)
10h45/12h00	2ème "
12h15	Déjeuner
14h30/16h30	Sport, visite d'usines, travaux manuels
17h00/19h00	Etude, langues, colles...
19h00	Dîner
20h00	Etude, conférence (histoire, littérature...)
21h00	Appel
21h30	Extinction des feux.

Quelque part en fin d'après-midi se place l'amenée des couleurs à laquelle un seul groupe participe.

L'après-midi, "sport" voulait quelquefois dire manoeuvre à pied et maniement de l'épée. Ancien aspirant, j'en suis dispensé.

Par travaux manuels, il faut entendre initiation aux machines-outils (tour, fraiseuse) et à la soudure. Il ne m'en est rien resté, sauf le fait que je dois bien avoir quelquepart un presse-papier. Un stage ouvrier entre les deux années aurait été bien plus profitable.

Les sorties sont autorisées les mercredis et samedis après-midi et le dimanche toute la journée. Il est facile d'obtenir une permission pour la nuit du samedi.

Sont privés de sortie les punis de jours d'arrêt simple (JAS). Quant aux punis d'arrêt de rigueur (JAR), généralement pour absence illégale (en bêta), ils sont enfermés en tôle, au "petit château", et ne participent de ce fait à aucune activité ou cours. Je ferai sa connaissance début janvier 43.

JAS et JAR ne veulent pas dire que la discipline soit sévère. Les appels, le matin et le soir, sont faits par l'élève de semaine ; les contre-appels, de nuit sont peu fréquents et les sorties clandestines sont rarement sanctionnées.

Il est vrai qu'elles devaient être moins fréquentes qu'à Paris étant donnée la difficulté qu'il y avait à gagner la ville.

Quelquefois, il y a des chahuts monstres, particulièrement en période d'examgés : par exemple, une bataille à crups de jodots (tout ce qui est aquatique de la bombe en papier à la casserole). Commencée entre le troisième et le premier étage dans la cage de l'escalier de secours, elle gagne vite le notre. Je m'y distingue en ayant la riche idée d'utiliser la lance à incendie, ce qui a comme résultat d'inonder tout notre couloir. Elle se termine par l'intervention du "pitaine" (capitaine) Trocmé qui est copieusement arrosé avant que les combattants se soient rendu compte de sa présence.

A propos de Jodot, connaissez-vous le jodot balistique ? Attacher une bombe à eau en papier à une ficelle et la lancer par la fenêtre de tell sorte qu'elle entre par la fenêtre du dessous. Ce petit jeu semble facile. En fait, il demande des connaissances mathématiques car il faut éviter que le choc au moment où la ficelle se tend ne fasse crever le papier. Pour cela, il faut que la parabole que décrit la bombe, ficelle non tendue, et le cercle qu'elle décrit ensuite soient "surosculateurs" ; ce qui veut dire en pratique qu'il faut lancer la bombe en l'air et d'une certaine manière.

Un X est déchargé de tout souci matériel, étant logé, nourri, habillé et instruit gratuitement. C'est donc une école démocratique. Ce mot fera bondir nos démagogues qui critiquent la trop faible part prise par les classes inférieures de la population (paysans, ouvriers, petits fonctionnaires). Il est certain que, sans être une exception, je faisais partie d'une minorité. S'agit-il d'une sélection par l'argent ? Il est vrai que, poursuivre des études jusqu'à l'entrée exige que l'on ne soit pas obligé de gagner sa vie. Mais la véritable sélection se fait par le milieu familial. Un enfant formé dans une famille d'un certain niveau intellectuel a naturellement plus de chances de réussite qu'un autre qui doit pousser tout seul.

Quoiqu'il en soit, cette sécurité matérielle allait être particulièrement importante dans cette période de restrictions, restrictions alimentaires et de chauffage, car nous serons toujours bien chauffés et bien nourris.

La bouffe a été durant l'occupation un des grands problèmes des Français, sinon le plus grand.

Mes lettres à mes parents en parlent souvent, car j'essayais de les persuader que j'étais très bien nourri et ainsi de les empêcher de se priver pour moi. Nous sommes même nourris de façon scandaleuse (comme je le dis dans quelques unes de mes lettres) par comparaison aux Lyonnais. Je me souviens de l'hiver 41/42 où les boutiques affichaient uniquement : "Légumes : navets" ou bien "Pas de légumes".

Voici quelques uns de nos menus :

- Poireaux en vinaigrette, rôti de porc, haricots secs, gruyère
- Potage vermicelles, omelette, carottes, 1/2 barre de chocolat

Au petit déjeuner, café (ou plutôt ce qui en tenait lieu) avec un peu de lait et 400 g de pain pour la journée (pain dont la farine a atteint, comme pour tout le monde, un taux de blutage de 98 %). Mise à part la ration de pain qui est considérable pour l'époque, il ne faudrait pas croire cependant que ces repas sont des balthazars car les rations ne sont pas très copieuses. Et les repas, pris par équipe donnent lieu parfois à des contestations acerbes. Certaines équipes ont adopté un système de rotation, soit en changeant de place, soit en changeant de premier servi.

A notre table, et il faut le souligner grâce à l'action de Georges, nous ne faisons rien de tel et une autodiscipline s'est imposée. Je suis assis en face de Georges, au mauvais bout de la table et nous avons rarement à pousser une gueulante.

Le moment le plus agréable de la journée est le goûter que notre équipe prend en commun. Chacun apporte ce qu'il peut avoir reçu de sa famille, mais la majeure part vient de Georges, de moi et dans une moindre mesure de Morisot.

Georges reçoit des rillettes, du beurre, du miel.

Pour moi, les colis viennent de Nîmes, de Palau (pâte de coings, jambon, paté, mandarines, pommes...)

De la bouffe, nous en ramenons aussi de nos sorties de camping au cours desquelles il nous est arrivé de manger des omelettes pantagruéliques.

Nous sommes donc des privilégiés. La seule justification de ce traitement particulier est l'importance donnée à la culture physique et au sport, importance que l'on a pu noter dans l'emploi du temps.

- 1/2 heure le matin avec par semaine un cross, une séance en salle au tapis, et quatre séances d'hebertisme.
- 2 heures l'après-midi, trois fois par semaine, de sports individuels (athlétisme, escrime, équitation, natation, tennis) et sports d'équipe (basket-ball, hand-ball, foot, rugby).

Certaines de ces activités sont obligatoires (athlétisme, natation et un sport d'équipe), d'autres laissées au libre choix de chacun. Chaque groupe a son équipe de basket et de hand-ball ; à l'échelon de la promo, il y a une équipe de foot et de rugby.

Ce programme sportif ne tarde pas à être réduit. Le manque de charbon amène la fermeture de la piscine et du manège ; la neige rend le stade inutilisable pour l'athlétisme qui est remplacé par du chant choral (!!) (c'était bien dans l'esprit gnanngan de la Révolution Nationale).

Il est probable que la Strass (l'Administration) se rendit compte de ce que notre alimentation, pour si abondante qu'elle soit par rapport à celle des civils, n'est peut-être pas suffisante pour permettre de grands efforts physiques.

Les sports collectifs deviennent facultatifs.

Pour ma part, je joue au hand-ball (goal) et au rugby (deuxième ligne). Nous n'avons pas beaucoup joué au rugby cinq ou six matches (contre l'Electrotechnique de Grenoble, Saint-Cyr), car il fallut trois à quatre mois pour former l'équipe, lui apprendre le métier et l'entraîner (et tenir compte des périodes d'exams). Et quant à la seconde année, c'est une autre histoire.

L'hebertisme est une méthode d'éducation physique ancienne que la Revolution Nationale avait remise en honneur. Les participants sont répartis en "vagues" de tailles et de poids homogènes, qui parcourent successivement un stade de la taille d'un terrain de tennis en effectuant des mouvements (assouplissements, équilibres, porters).

Le retour au départ le long du grand côté étant une période de relaxation; c'était loin d'être idiot.

Tout cela me fit le plus grand bien. Tant et si bien qu'à l'épreuve sportive qui comptait pour le classement de passage (hauteur, longueur, poids, 100 m, 800 m, corde lisse, natation), je me classais 3ème de mon groupe. Je n'étais un as en rien, mais n'avais pas de trous.

J'ai aussi essayé de faire du ski. Je dis essayé car je ne me suis pas révélé particulièrement doué. Il faut dire que les conditions de mon initiation n'ont pas été très favorables.

Au vacances de Noël, je vais passer une huitaine de jours à Chamrousse. En ce temps-là, il n'y avait qu'un chalet du Club Alpin et quatre ou cinq baraques en bois-baragues Adriant- installées par les chasseurs alpins. Il n'y avait aucun remonte pente.

Nous montons à pied, sac au dos. Comme tenue de ski, nous avons notre tenue d'inté de l'Ecole ; les skis sont un peu usés, sans fixations de sécurité (qui d'ailleurs n'existaient pas à l'époque). Vous imaginez facilement le plaisir que pouvait trouver un débutant (sous la houlette d'un moniteur qui préfère skier que de s'occuper de minables dans mon genre) à remonter à ski la pente qu'il vient de descendre péniblement en chutant tous les vingt mètres.

Ajoutez à cela le confort plutôt sommaire de la baraque chauffée par un poêle qui fume : ou bien on couchait sur le chalit du bas et on gelait, ou bien on était en haut ne disposant que de vingt centimètres entre la paille et le nuage de fumée).

Je fais une autre tentative au cours d'un week-end en février : départ à 5 h de la gare des Brotteaux, arrivée 14 h à St Gervais après trois changements de train et la plupart du temps debout dans le couloir, deux km à pied, téléphériques, 800 m à ski pour arriver à un chalet en haut du mont d'Arbois. Le lendemain, une descente que j'interromps à mi-parcours pour continuer en téléphérique et arriver à la gare juste pour prendre le train à 16 h. Arrivée à Lyon à 22 h 30, une heure de trajet en tram et puis un km à pied sur du verglas. Je n'étonnerai personne en disant que je n'ai pas recommencé et ce fut la dernière fois de ma vie que j'ai chaussé des skis.

Les vacances ne suivent pas le rythme des vacances scolaires : après celles de Noël, deux à trois semaines après les examés, une coupure à la Pentecôte et août-septembre. Au cours de ces mois d'été, on peut faire un stage en usine. Après avoir pensé à L'ONIA à Toulouse, je vais, comme je l'ai déjà signalé, à Lavera où mon activité principale au laboratoire de la raffinerie sera de casser des thermomètres.

Ex-aspirant, je suis dispensé du stage que mes cocons (x) doivent faire pendant un mois dans un chantier de Jeunesse ; aucun n'en reviendra phana (x).

Je ne connaissais personne à Lyon ni dans les environs si ce n'est une Mme Breuils, ancienne collègue de maman à la poste de Port-Vendres pendant la guerre de 14 qui habitait Grenoble et chez qui je suis allé une ou deux fois.

Lyon à cette époque offre peu de distractions ; le cinéma et de loin en loin un concert. De plus, il faut comme je l'ai déjà dit près d'une heure pour rejoindre le centre en tramway y compris 10 minutes à pied dans un chemin non empierré qui deviendra vite impraticable avec la boue et le verglas. Aussi, je vis replié sur l'Ecole avec comme distractions principales le bridge et les sorties en camping.

Trois ou quatre fois, ce furent des sorties de Groupe (le Lubéron, Tarrare, Annecy). La plupart du temps, c'est par cinq à dix avec en particulier Francis, Hertz et de temps en temps Georges et Jacques.

AU cours de ces sorties, plus ou moins loin de Lyon (région de Neuville sur Saone, du lac d'Aiguebelette, de l'Arbresle...), nous parcourons facilement une quarantaine de km, matériel au dos. Outre leur intérêt sportif, elles ont un intérêt alimentaire car dans les endroits retirés loin des routes, il était facile de se procurer à bon marché et à profusion lait, fromages, oeufs.

Ma dernière grande sortie de Groupe a lieu à Annecy début juillet 42. Tandis que la majorité des cocons reste dans la plaine, nous allons à une dizaine camper dans la montagne derrière les dents de Lanfon qui dominent le lac (il y a Georges, Jacques, Hornus...).

(x) cocon : camarade de promo

(x) phana : fanatique, fan

Le lendemain, nous montons par un sentier de chèvres, mais sans escalade, à une des dents d'où on découvre un très beau panorama sur le lac et la région. Au cours de la descente, nous trouvons trois gars qui nous demandent de les aider à descendre un copain qui vient tout juste de faire une chute mortelle de plus de deux cent mètres. Descendre un mort sur une civière improvisée dans un sentier de montagne, ce n'est pas chose facile et réjouissante. Cela ne m'a pas réconcilié avec l'escalade : j'ai toujours considéré que l'on n'a pas le droit de risquer sa vie uniquement pour le plaisir d'affirmer sa personnalité. Ceci n'empêche pas que cette équipée fera à ses participants une réputation de grimpeurs, car on croira que nous avons véritablement escaladé les dents de Lanfon : c'est totalement immoral.

Le bridge lui est réservé aux week-ends de mauvais temps. J'avis appris à y jouer à Poitiers. Je m'y suis perfectionné au dépens de mon classement. Et, ma foi, mon équipe de quatre ne se classait pas trop mal dans les tournois en cupicate.

Sport, camping, bridge ne sont pas les seules activités de détente : chorale, musique (ceux qui me connaissent savent que je ne pouvais y participer activement), action sociale auprès des jeunes de Vaux-en-Valin (les bonnes volontés qui s'y essayèrent furent déçues car elles avaient besoin d'apprendre qu'une telle action ne peut être purement intellectuelle).

Bref, à ma grande honte, je dois avouer que je n'ai participé activement à rien qui puisse élever l'âme.

Cependant, extérieurement à l'X, je vais au cours du mois d'août, passer une semaine à Uriage à l'Ecole des Cadres de la Jeunesse qui, un an après, allait laisser la place à l'Ecole des Cadres de la Milice, de sinistre mémoire. Je ne sais plus ni comment ni par qui j'ai été entraîné là, mais je n'ai pas eu à le regretter.

L'Ecole d'Uriage avait été fondée par Dunoyer de Segonzac (je ne sais quelle relation il pouvait avoir avec le peintre) et par Beuve-Méry (le futur fondateur du Monde). Ils se situaient dans la famille des démocrates chrétiens issus de Péguy.

Les journées se passent en conférences, suivies de débats : réalités françaises - la jeunesse - l'importance du sport pour la formation des hommes - le problème social - Péguy.

Au premier abord, la doctrine pouvait apparaître comme très maréchalesque : on se référerait assez souvent à la pensée "réelle" (mais cachée) de Pétain. Mais très rapidement, il était évident que ce n'était là qu'une couverture, couverture sans laquelle l'Ecole n'aurait pu exister. Le grand homme n'était pas Maurras mais Péguy. Sans attaquer de front la Révolution Nationale les conférenciers savaient s'en démarquer.

Par exemple : Rappel de la position de Péguy sur l'antisémitisme et l'affaire Dreyfus : "L'honneur d'un peuple est d'un seul tenant" et "La France s'est mise en état de péché mortel" -protestation contre la décision d'introduire dans les mouvements de jeunesse, une éducation politique- "aucune loi ne peut être promulguée sans l'approbation des Allemands (mais il vaut mieux que le peuple l'ignore)". Et surtout, la péroraison de l'allocution d'adieu faite par Dunoyer : "Rien de tout cela ne pourra être fait sans la libération de la France".

Ces gens là étaient des idéalistes qui n'ont pas eu d'influence dans la tourmente puis dans la politicaillerie de la quatrième république. Peut-être en reste-t-il quelque chose dans l'idée gaulliste de la "participation des travailleurs aux fruits de l'Entreprise".

En tout cas, ils détonnaient dans la grisaille et la propagande de Vichy. Ils m'apportèrent une bouffée d'air frais.

o o o

Comme distractions, il faut évidemment compter avec les manifestations purement polytechniciennes du bahutage, de la campagne de Caisse, du Concert de Géné et de la Revue Barbe.

La semaine qui suit l'arrivée des cocons de zone occupée a lieu le bahutage. A l'X, il n'a rien à voir avec de véritables brimades, comme c'est le cas à Saint-Cyr. Il s'agit plutôt d'amusements de potaches :

- défiler déguisés en nounous, avec une couverture en guise de jupe, un abat-jour comme coiffure, son pelochon entre les bras et en chantant "le petit n'ange" dont le refrain est d'une haute valeur philosophique :
  - Pauvre petit n'ange
  - Pour vivre, il dut voler
  - Des boîtes de lait condensé :
  - Faut bien qu'on man-ange (bis)
- être réveillé en pleine nuit pour aller faire le zolave dans la cave, à poil, ou pour ingurgiter une infâme mixture de moutarde, dentifrice et autres ingrédients du même genre.

- retrouver le contenu de sa chambre entassé dans une pièce, mélangé à celui des autres ou bien les chaussures en tas dans la cour (c'est une salade de groles ; on peut faire aussi une salade de pantalons).

Personnellement, j'ai trouvé cela un peu puéril ; peut-être parce que 39/40 m'avait un peu éloigné de l'esprit potache.

Au bahutage, peut être rattachée la "séance des côtes" (début janvier) qui frappe ceux qui se sont faits remarquer soit pour des raisons statistiques (le major, le culot, le plus grand, le plus gros...), soit par des traits de caractère (côte lèche, soulographe, pose, palisadium -dont le symbole chimique est Pd-rogne, dégueulasse, podneu, couverture...)

Imaginez que vous soyez le haut du corps posé sur la table de l'amphi, la tête et les jambes pendantes, le pantalon à demi baissé et que, pendant que vous recevez de l'eau froide sur les fesses, vous entendiez un discours traitant des défauts réels ou supposés d'un de vos cocons, discours interrompu par des hurlements "encore ou zanzi zob", "plus de zanzi cul", sans savoir ce qui se passe et que levant la tête au commandement, vous ayiez le spectacle d'un gars tout nu, au garde-à-vous, couvert de plumes collées avec du zanzi (une mélasse peu ragoutante) ; cela vous ferait un certain effet.

o o o

La campagne de Caisse (ou de Kès) a pour but l'élection des caissiers (la Grosse et la Petite). Les caissiers sont les représentants de la Promo pendant et après les études.

Ils gèrent une caisse de secours, d'où leur nom.

La campagne dure une semaine. Les candidats se présentent par "tandem". Ils sont aidés par des agents électoraux, leurs électrons (qui gravitent autour).

À côté de ceux tandems sérieux JTV (Jammes tandem Vieillard) et BTT (Bonnet-Thomas), nous aurons un tandem loufoque RTR (Ricommard-Roche).

La campagne débute, dès une heure du matin, pour une course aux emplacements d'affichage, puis chaque tandem organise des manifestations de tous types pour se faire valoir avec la participation de personnalités ou d'artistes professionnels.

En voici une liste non exhaustive :

- JTV : -Petit déjeuner au lit, pain grillé, beurre, chocolat  
(le premier et le dernier jour)  
-Bar  
-Equilibristes  
-Chanteurs de l'Opéra de Lyon  
-Visite de l'usine Berliet  
-Démonstration par une batterie du 2ème Régiment d'Artillerie (tirs de mitrailleuses, mise en batterie au galop)  
-Conférence de Maurras (gâteux) sur Barrès
- BTT : -Musique à tous les étages  
-Bar  
-Cheval payant (2fr les 10 minutes) sur des animaux prêtés par le 2ème RA  
-Chansonniers (Jean Nohain, Robert Rocca...)  
-Variétés (Magali Noël)  
-Démonstration d'acrobaties aériennes  
-Orchestre et chocolat gratuit au bar  
-Récital de violoncelle  
-Numéro spécial de Lyon-Soir
- RTR : -Réveil et petit déjeuner avec une heure d'avance  
-Corrida (avec taureau humain)  
-Manifestations nazi avec discours de Hitler-Waternaux (ce fut à mon sens le spectacle le plus réussi. Personne n'aurait jamais cru Waternaux, dit "Morne Plaine", capable d'une telle performance).

Ma seule participation à la campagne, outre deux ou trois trucs pour RTR, fut d'aller chercher et ramener des chevaux (un monté, un autre en "laisse").

La liste des manifestations fait apparaître une grande différence entre les deux tandems : JTV fait sérieux, Révolution Nationale dirons-nous, tandis que BTT fait dans l'amusement. Et, curieusement, c'est peut-être cela qui fit perdre ce dernier. Je dois ajouter que quelques calomnies furent lancées contre BTT comme celle d'avoir utilisé pour financer sa campagne de l'argent personnel, alors que seul doit être utilisé celui ramassé au cours de la campagne (par exemple avec le bar). Il y eut aussi des accusations de type politique comme celle d'avoir amené des chanteurs de swing juifs.

On ne saurait regretter un tel état d'esprit si contraire à la camaraderie, dont se targuent les X, mais ce qui est plus regrettable, c'est que le choix de la majorité se soit porté sur JTV, car ni Vieillard, ni Jammes n'eurent la force de caractère qui aurait été nécessaire dans une époque troublée.

La Revue Barbe, qui se donnait le jour de la sainte  
du même nom, est semblable à celles de toutes les écoles (X) :

(sur l'air de "sur deux notes")

Au fond, c'que veulent les antiques, c'est pas compliqué  
Deux p'tit's scènes sur la vie de l'Ecole  
Un'troisième, sur l'Administration,  
Pas méchantes, ni forcément très drôles,  
Et tout ça mélangé avec quelques chansons,  
Mercatons, c'est tout c'qu'on nous demande ;  
Que Carve vive ce soir ici.  
Un crotale, un conscouère,  
quelques pitain's, les tradis.  
Et si on sait y faire  
On s'ra quand même  
Applaudis.

(couplet de Georges Brauer)

Etant donnée ma façon de chanter, ma seule participation  
fut de jouer plusieurs utilités.

Comme autres activités artistiques, on compte le  
concert du Géné (ral) que donnent les élèves en fin de la  
deuxième année (celui que nous eumes ne fut pas de : ut  
niveau) et des concerts privés, chorale et musique (je me  
souviens de la Sonatine de Ravel donnée par Jacques Mantoux).

Notre promo n'eut pas droit au Point Gamma (du nom  
d'un "point à l'infini"). Il s'agit d'une ou deux journées de  
festivités diverses bals, repas, spectacles variés dont  
les acteurs sont les élèves et dont le but est d'amener les  
antiques (XX) à apporter leur obole à la caisse de secours de  
la promo.

o o o

Ces activités ne constituent pas le seul ciment  
d'une promotion ni la seule origine de l'esprit polytechnicien.

Interviennent d'autres traditions. Par exemple, la  
relation entre une salle de conscrits et la salle "mère" :  
les conscrits offrent un "porto" et les anciens un repas.  
Relation entre ancien et conscrit de même rang à l'entrée :  
l'ancien s'occupe un peu de son conscrit au cours du bahutage.  
C'est lui qui lui remet la tangente (l'épée, parce qu'elle  
se porte tangente à la jambe), cérémonie qui précède la présen-  
tation au drapeau.

(X) Elle eut lieu en décembre 1942. Pour une raison d'homogénéité,  
je déborde le cadre chronologique de cette partie de mes  
souvenirs (août 39 - octobre 42)

(XX) Antiques : promos anciennes - anciens : la promo avant-  
conscrit ou conscouère : la promo suivante.

Tradition que de crier "à bloc" (= hurrah) à l'entrée d'un prof à l'amphi (le Strass - l'Administration - voulut nous l'interdire).

Tradition aussi que de tirer au sort les élèves à punir à l'occasion d'un chahut collectif, même si les meneurs sont identifiés.

C'est la Kommiss qui est chargée de tout cela.

La Kommiss est une assemblée de 12 cocons ou "missaires" choisis par la Kommiss des anciens, après une initiation qui se veut ésotérique. Elle est chargée d'autres choses moins avouables, comme de se procurer un jeu complet de fausses clés.

A sa tête, est le Géné de Kommiss. Le notre eut l'idée brillante (ou peut-être lui souffla-t-on) d'apparier pour la remise des épées les "bis" entre eux "pour empêcher de créer un précédent fâcheux".

Parlons aussi de l'argot.

Comme tous les argots, celui de l'X est une langue vivante. Des mots nouveaux sont créés à chaque promo, tandis que d'autres tombent en désuétude. Il est peut-être particulièrement riche. Il est utilisé couramment à l'École, quelque temps après, puis ne restent que quelques mots, sauf pour les anciens qui n'ont pas fait leur puberté intellectuelle.

Beaucoup de mots sont obtenus par apocope, c'est à dire en supprimant une ou plusieurs syllabes : "ephy" pour exercices physiques, "gou" pour gouverneur, "pitaine" pour capitaine.

Utilisé pour les chefs de Groupe, ce dernier mot désigne aussi certains "boums" (personnel de service) : ainsi le "pitaine Kepler" est celui qui balaise parce qu'il est censé parcourir, comme les planètes, des aires égales pendant des temps égaux ; ou bien le "pitaine printemps", celui qui distribue les feuilles des cours photocopiés.

Certains mots ont une origine mathématique : comme "point Y" déjà vu ; comme "nabla" (un truc, un bidule) et "nablater" (arranger, bricoler) du nom d'un symbole d'algèbre ou comme l'expression "il ne se prend pas pour son logarithme", il la ramène.

Un autre groupe provient de noms propres. Ainsi, notre cocon Boutry, grand, maigre, doué d'un solide appetit, jamais rassasié, a donné "boutrifier", liquider un plat en le nettoyant soigneusement avec un morceau de pain ou la langue. Dans ce groupe, on trouverait "magnan", le cantinier, le réfectoire, le repas, la nourriture ; "gigon" le rab, le supplément, qui a donné "gigonnaire", abonceant et "gigoner" remplacer.

Comme dans toute classification, reste le groupe des divers. Par exemple : se couvrir de ridicule a donné "se couvrir" tout court, puis "couverture", une action ridicule et "couvertural", l'adjectif. Quant à la couverture du lit, ma promo l'a appelée "bénarde", du nom du mandant Bénard, auteur de plusieurs décisions couverturales.

## PETIT LEXIQUE CARVA-FRANÇAIS

(Extrait de la Revue Barbe)

- A Bloc* : Acclamation marquant la satisfaction mieux que tout autre moyen.
- Amphi* : Assemblée dont un membre communique sa pensée aux autres : lieu où se tient habituellement cette assemblée.
- Appel* (Elève d') : Martyr des temps modernes.  
— (Bulletin d') : Attribut du précédent.  
— (Faux) : Crime commis par le premier au moyen du deuxième ; sanctionné par le Petit Château.
- Astra* : Administration.
- Basoff* : Fonctionnaire civil tenant à peu près la place des sous-officiers.
- Bêta* (Vient de bélier) : Faire le bêta signifie sortir en tenue irrégulière.
- Binet* : Diminutif.
- Binet de ser* : Siège des pitaines et des basoffs.
- Bahutage* : Sorte de rodage que la Kommiss fait subir aux conscrits.
- Bergèr* : (petite) : Procédé de bahutage.
- Boccarder* (se) : Se planquer.
- Bran* : Bruit ; chahut.
- Bouret* : Diminutif.
- Bunaust* : Lit individuel.
- Caiste* : Mauvaise orthographe pour Kès.
- Caissier* : Deux cocons élus, chargés de défendre les intérêts des promos devant l'Astra et de les représenter à l'Exo ; ils s'occupent des œuvres sociales, des pantouffes ; organisent les grandes fêtes traditionnelles de l'Ecole avec l'aide de la Kommiss...
- Carva* : La plus belle Ecole du monde.
- Chambergeot* : Ancêtre protecteur de Carva ; il hante les Cryptes.
- Chamò* : Représentant du sexe enchanteur.
- Chiade* : Travail.
- Cornecul* : Foutral.
- Couverture* (faire unc, ramasser une) : Se couvrir.
- Couvrir* (se) : ... de honte, de ridicule ou des deux.
- Cocon* : Le prochain du gnass Carva.  
— *synthétique* : Mannequin servant à remplacer pendant les contr'appels de nuit les cocons qui ont fait le bêta.
- Cran* : Jas.
- Crotale* : Qui chiade le classement. Chef d'équipe en général.
- Ephys* : Exercices physiques.
- Exo* : Partie du monde extérieure à Carva.
- Foutral* : Epatant.
- Gigon* : Supplément.
- Gigonner* : Donner du supplément ; remplacer.
- Gnass* : Tout être humain du sexe masculin.
- Gnass-Carva* : Un de nous.
- Jas* : Cran.
- Jaune* (A Bloc) : Tout ce qui n'est pas rouge.
- Jolot* : Tout ce qui est aquatique ; eau que l'on jette enveloppée de papier ou en vrac.
- Kès* : Binôme de deux caissiers (v. ces mots).
- Kommiss* : Assemblée de douze cocons ou missaires, dirigés par le "Patron" ou "Géné de Kommiss", qui veillent à l'observance des Tradis, au bien-être de leurs cocons et qui bahutent les conscrits. Ils font bien d'autres choses encore, dont il vaut mieux ne pas parler !
- Lambda* : Moyen.
- Magnan* : Ce qu'on mange ; lieu où l'on mange ; préposé aux vivres.
- Missaire* : (voir Kommiss).
- Patron* : (voir Kommiss).
- Petit Château* : La Tôle ne mérite plus ce nom.
- Pitaine de ser* : Chef de Groupe de service.
- Sesqui* : Couloir.
- Selbst* : Cornecul.
- Zanzi* : Confiture et, par extension, tout ce qui est visqueux.
- Zombre* : Cheval.  
et *Zurlin* : Rideau.

Arrivé au terme de ce chapitre, on peut se poser une question : en définitive, qu'est-ce qu'un X ?

Je l'ai posée à des camarades.  
Tous ont été embarrassés.

Leurs réponses tournent autour des points suivants :

- La vie à l'Ecole, l'internat, la discipline militaire, la vie en commun, tout cela peut donner un certain esprit de corps et une certaine discipline de vie.  
A ce propos, il faut souligner l'importance du bahutage qui, outre le fait qu'il soude la promotion, peut être bienfaisant pour ceux qui auraient tendance à "la ramener".  
L'esprit de corps, la camaraderie ne sont pas l'apanage des X. D'autres écoles (Centrale, les Arts et Métiers...) produisent aussi des mafias.  
Mais le mode de vie à l'Ecole avait une grande importance et il est certainement regrettable que le déménagement de la rue Descartes à Palaiseau, et les changements induits, aient fait de l'X une école comme les autres. Je ne pense pas que les X d'aujourd'hui en conserveront le même souvenir que leurs anciens.
- La faculté de savoir se plonger dans un gros dossier ou un problème professionnel nouveau et d'en extraire rapidement la "substantifique moëlle" provient probablement de la méthode de travail des "mauvais" élèves (la majorité me semble-t-il) qui ouvraient pour la première fois leurs cours cinq jours avant les colles et quinze jours avant les examens. Cette capacité de digestion n'est pas spécifique à l'X et les Enarques jouissent de la même.
- Doit être reliée à ce qui précède la puissance de travail. Là encore, ceci n'est pas spécifique à l'X et, par ailleurs, provient plutôt de la préparation au concours, comme pour l'ENA.
- Ce qui compte le plus me semble être la solidité des connaissances scientifiques de base, la rigueur et la primauté de l'esprit de géomètre sur l'esprit de finesse.

Les X à la sortie de l'Ecole ne sont pas ingénieurs ; les techniques s'apprennent dans les écoles d'application (mines, ponts et chaussées, supaero...) mais un X n'y sera jamais gêné par les bases mathématiques, physiques ou autres, que ceux qui sont entrés dans ces écoles par la voie directe ne dominent pas.

Quant à la rigueur, elle est due à la culture mathématique, on peut dire hors de pair, culture qui d'ailleurs est plutôt donnée par la taupe.

Les taupins sont soumis à un entraînement méthodique qui vise à leur donner des bases solides pour une culture scientifique très étendue et très sérieuse.

À l'X, à un travail en profondeur succède le travail en étendue, en largeur. C'est que le but n'est pas le même : le fond est acquis, c'est l'outillage qui servira à défricher l'immense forêt des connaissances scientifiques. Il ne s'agit plus de tout examiner en détail ; le champ est trop vaste. On passe rapidement, effleurant beaucoup de choses qu'il n'est effectivement pas question de retenir. Là est toute la différence. Il ne s'agit plus d'"apprendre", mais d'"apprendre à apprendre".

En définitive, les X ne sont peut-être pas autre chose que l'élite de la taupe dont l'esprit aura été ouvert par deux ans de liberté intellectuelle dans la sécurité matérielle, par les contacts avec des camarades aux individualités variées et par une culture scientifique très large.

Moi, je me dis peu polytechnicien (en réalité, je le suis infiniment plus que ce que je crois).

Ce sentiment tient au fait que les amis que j'ai gardés ne le sont pas uniquement parce que ce sont de mes cocons. En cette période difficile pour la France, nous avons été unis par autre chose, autre chose qui nous a coupés du reste de la promotion.

La relation de l'ambiance politique dans laquelle nous avons baigné à Lyon (et à laquelle je n'ai fait jusqu'ici qu'allusion) et celle de nos aventures à partir de novembre 42 vient maintenant.

FINAL DE LA REVUE BARBE

(4 décembre 1942)

Si tu peux encaisser dix jours de bahutage,  
Et sans dire un seul mot, te remettre à sauter,  
Ou déguster la nuit un immonde breuvage  
Sans mollir et sans dégueuler ;

Si tu peux gigonner les cocons de ta salle  
Au contr'appel de nuit, ou faire le bêta  
Avant un exam gé, laissant à ton crotale  
Le soin de chiader ta méca ;

Si tu peux du Magnan supporter les brimades  
En conservant ton teint, ton sourire et ton poids,  
Attraper six en colle après un mois de chiade  
Sans te couvrir chez Dumanois ;

Si devenu bottier, tu choisis ta carrière  
Selon tes goûts, avant de regarder ton rang,  
Si pour tous tes cocons tu sais rester un frère,  
Sans être familier pourtant ;

Si tu peux, ô constance à nulle autre pareille !  
Suivre un amphi Wilmet ou un laïus de Brard,  
Alors qu'autour de toi tous tes cocons sommeillent,  
Et qu'il est plus d' midi et quart ;

Si tu peux mercater et te montrer toi-même  
Sans jamais devenir bavard, ni pinailleur,  
Voir tes chefs se couvrir, rester fana quand même,  
Chiader, sans n'être qu'un chiadeur ;

Si tu peux en chantant mourir pour la Patrie,  
Si tu crois que l'École est un méga nabla,  
Si tu sais, désarmant toutes les jalousies,  
En rendre les pékins fanas,  
Alors l'Astra, les Crans, le Magnan, la Victoire  
Seront à tout jamais tes esclaves soumis,  
Et ce qui vaut mieux que les Crans et la Gloire,  
Tu seras un X, mon fils !

*Si tu peux remonter Attiland après Bénard  
Et recevoir ces deux pharoux d'un même front,  
Si tu ne comprends rien aux grands  
Laïus de Brard  
Si tu t'as d'l'Administration ;*



ZURLIN DÉFINITIF

*Jouons - nous la revue Barbe 44 ou 45?*

*L. Kauer*